



Iwo Jima © Joe Rosenthal / AP

2008
30.08
14.09
PRO-WEEK
1.09 AU 7.09

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU/ *of* photojournalism
PHOTOJOURNALISME

20 **visa**
08 **POUR L'IMAGE**
PERPIGNAN

ÉDITO DE JEAN-PAUL GRIOLET

Le bonheur de fêter les 20 ans de l'enfant que l'on a aidé depuis son accouchement et durant les trois premières années de sa vie, et puis vu grandir... J'ai cette chance et cette joie aujourd'hui !

Visa pour l'Image - Perpignan, 20 ans ! Ayons une pensée pour ses membres fondateurs qui, autour de Paul Alduy, avec Jacques Colomines, ont cru en ce Festival. La première réussite, c'est eux. Nous devons un grand merci à ceux qui, durant ces vingt ans, en ont fait la référence mondiale incontestée du photojournalisme ; exigence dans ses choix et honnêteté dans ses engagements.

Je remercie nos soutiens indéfectibles : la Ville de Perpignan et son personnel, le Ministère de la Culture, la Région Languedoc-Roussillon, la CCI, l'UPE 66, la Chambre de Métiers et tous nos partenaires: ce sont eux qui offrent la gratuité de ce Festival !

Oui, vingt ans de succès, plus fort chaque année : nous avons fêté notre trois millionième visiteur en 2007 ! Près de 4 000 accrédités viennent chaque année.

Durant quelques jours, le Centre International de Presse accueille les agences de presse et les photojournalistes du monde entier. Des milliers d'articles rendent compte chaque année de Visa pour l'Image à Perpignan dans le monde, tant dans la presse écrite, la télévision, la radio que sur le web...

Merci à vous, bien sûr, notre fidèle public. Mais avant tout, nous vous devons un grand Merci, à vous tous, photojournalistes. Nous vous aimons pour votre engagement, vous qui sillonnez le monde à longueur d'années, votre richesse est celle du cœur et de la générosité et votre croyance est celle de l'information, de la connaissance de la vérité.

Oui, soyons fiers de ces 20 ans. Comme chaque année, bienvenue à Perpignan, la ville de Visa pour l'Image et de la photo.

A 20 ans, l'avenir est devant nous : visitez le nouveau site Internet que nous venons de lancer. Accueillant et professionnel, il sera tout au long de l'année notre lien d'actualité avec vous tous, photojournalistes et public.

Reconnu en 2008 comme œuvre d'intérêt général, Visa pour l'Image vous ouvre droit au Mécénat. Avec des lieux nouveaux, toujours plus de convivialité, aidez-nous, nous ferons toujours mieux pour vous accueillir à Perpignan, la capitale internationale du photojournalisme. Vous, amis photojournalistes, nous ouvrez les yeux sur le monde. Nous, Visa pour l'Image, c'est notre manière de voir le monde. C'est pour vous, cher public, la liberté de voir et de penser. C'est notre engagement.

Jean-Paul Griolet,
Président de l'Association Visa pour l'Image

ÉDITO DE JEAN-FRANÇOIS LEROY

20 ans. Déjà ?

J'ai l'impression que tout a commencé hier... *"On va monter un nouveau festival, entièrement dédié au photojournalisme"*. Les ricanements. *"Ils sont fous ! Ils se prennent pour qui ?"* L'incrédulité. *"Ils vont se ramasser"*. Les frémissements. *"Ouais, initiative intéressante. Mais ils tiendront pas la distance"*. Les encouragements. *"Pourquoi vous n'ouvrirez pas un centre de presse, pour permettre aux agences et photographes d'officialiser leurs rencontres, et leurs projets ?"*. Les promesses. Les années qui passent.

Le rendez-vous qui s'installe, les re-découvertes, les découvertes, les confirmations, les enthousiasmes, les maladroites, les doutes, mais aussi les certitudes, et puis la passion, encore et toujours. Passion de toute une équipe. Un modèle de fidélité et d'engagement.

Passion des photographes. Passion pour les photographes.

Expositions (plus de 600 !). Soirées (120). Passage au numérique (en 2005). Création d'un colloque. Tout un monde. Des années qui s'articulent autour d'une semaine, la première de septembre.

Une vie.
20 ans ! Seulement ?

Jean-François Leroy

CENTRE INTERNATIONAL DE PRESSE

Lieu : PALAIS DES CONGRÈS

ABACA	2e étage	KAMERA	1er étage
ADOBE	2e étage	LAIF	2e étage
AGENCE FRANCE-PRESSE	2e étage	LIBRE ARBITRE	1er étage
AGENCE STOCK PHOTO	1er étage	ODESSA	1er étage
AÏNA	1er étage	OEIL PUBLIC	2e étage
ANJRPC FREELENS	2e étage	OSTKREUZ	1er étage
ANZENBERGER	2e étage	PA PHOTOS	2e étage
APPLE	rdc	PIX PALACE	2e étage
ARABIAN EYE	2e étage	POLARIS IMAGES	2e étage
ARGOS	1er étage	PROSPEKT	2e étage
ASSOCIATED PRESS	2e étage	REA	2e étage
BAR FLOREAL	1er étage	REDUX PICTURES	2e étage
CANON	rdc	REUTERS	2e étage
CLAPIX	2e étage	ROGER VIOLLET	2e étage
COLLECTIF EST	1er étage	SCANPIX	2e étage
CONTRASTO	2e étage	SIPA PRESS	2e étage
CORBIS	2e étage	SPLASH NEWS	2e étage
COSMOS	2e étage	STUDIO X / STUDIO B	2e étage
DOCUMENTOGRAPHY	1er étage	SUB COOP	1er étage
E-CENTER	2e étage	SUPAYFOTOS	1er étage
EUROPEAN PRESS AGENCY	2e étage	TEMPS MACHINE	1er étage
EYEDEA	2e étage	TENDANCE FLOUE	1er étage
FEDEPHOTO	2e étage	TERRA PROJECT	1er étage
FOTOWARE - E-GATE	2e étage	TRANSIT	2e étage
GETTY IMAGES	2e étage	VII	2e étage
GRAZIA NERI	2e étage	VU	2e étage
HOLLANDSE HOOGTE	2e étage	ZUMA PRESS	2e étage
ITEM	1er étage		

R

RENDEZ-VOUS

Liste non-exhaustive

Rencontres avec les photographes

(cf agenda disponible à l'hôtel Pams et au Palais des Congrès)

/ Salle Charles Trenet (Palais des Congrès), tous les matins du lundi 1er au samedi 6 septembre (entrée gratuite), rencontres avec les photographes. Ces rencontres sont animées par Caroline Laurent et Lucas Menget.

/ Hôtel Pams, tous les jours, l'Association Nationale des Iconographes (A.N.I.) reçoit les photographes indépendants qui veulent présenter leurs reportages. Accueil du 1er au 6 septembre, de 10h à 13h et de 15h à 18h (badge obligatoire).

/ Couvent des Minimes, les photographes dédicacent leur livre.

Colloque

Le colloque est ouvert à tous. Il a lieu les 4 et 5 septembre 2008, de 15h à 17h30, au Palais des Congrès, salle Charles Trenet.

Entrée libre.

(cf page. suivante thème Colloque)

Table ronde ELLE Magazine

Vendredi 5 septembre à 18h, Palais des Congrès, salle Charles Trenet, ouverte au public

Les Afghanes

En Afghanistan, l'heure est de nouveau à la terreur : fermeture des écoles pour filles, intimidations, pressions, assassinats. Chaque jour, les Afghanes sont les cibles des Taliban qui ne veulent pas renoncer au pouvoir.

Cette année, autour de la Table Ronde ELLE, animée par Valérie Toranian, directrice de la rédaction, Caroline Laurent, grand reporter et Marie-Françoise Colombani, éditorialiste, des témoins afghans, des membres du journal Roz, des photojournalistes alertent sur l'enfer que vivent à nouveau les femmes afghanes.

LES SOIRÉES

Du 1er au 6 septembre, à 21h45
Entrée libre

Les soirées de Visa pour l'Image retracent les événements les plus marquants de septembre 2007 à août 2008.

Chaque soir, du lundi au samedi, les projections débutent par une «**chronologie**» retraçant 2 mois d'actualité de l'année écoulée. Sont ensuite développés différents sujets et points de vue liés aux faits de société, aux conflits, ceux dont on parle et ceux que l'on tait, aux différents constats de l'état du Monde. Visa pour l'Image propose aussi des «**rétros**», retour sur des faits ou des personnalités majeurs de l'Histoire. Les différents prix «**Visa pour l'Image**» sont également remis lors de ces soirées.

Au programme de cette édition 2008, les principaux événements liés à l'actualité : **Israël/Palestine, Irak, Afghanistan, Sri Lanka, Colombie, Chine, Tibet, Russie, Somalie/Ethiopie, Etats-Unis, Tchad...** Leurs conflits, mais aussi leurs évolutions et mutations politiques, sociales, environnementales...

2008 est également une année riche de nombreux anniversaires, commémorations ou événements planétaires : **la fin de la Première Guerre Mondiale, les 30 ans du Figaro Magazine, les 70 ans de l'Agence Roger-Viollet ...**

Le Kenya

Considéré comme un modèle de stabilité politique, le Kenya a plongé dans une crise majeure à l'issue des dernières élections : 1 500 morts et plus de 300 000 déplacés, dans les semaines qui ont suivi le scrutin.

Le Pakistan, de la partition en 1947 à aujourd'hui. 27 décembre 2007 : Benazir Bhutto, première femme à avoir dirigé un pays musulman, est assassinée à Rawalpindi. Depuis longtemps

Lieu : CAMPO SANTO

la République Islamique du Pakistan a cumulé toutes les formes de violence : exodes massifs, conflits armés avec l'Inde à propos du Cachemire ou du Bangladesh, putschs, menaces d'utilisation de l'arme nucléaire, répressions, massacres... Quant aux attentats suicides perpétrés par les Taliban, ils ont fait plus de 1 000 morts ces derniers mois.

Les événements de l'année 1968 dans le monde

Washington, Berlin, Varsovie, Prague, Paris, Mexico... la révolte de la jeunesse est en marche pour changer le monde et son carcan d'autoritarisme et d'ordre établi. La protestation, violente ou pacifiste, se veut planétaire pour dire «**non**» à la guerre du Vietnam et «**oui**» à l'égalité des droits civiques entre blancs et noirs, entre hommes et femmes. A l'Est, c'est l'oppression du régime communiste qui provoque le soulèvement. Les chars soviétiques sauront mettre fin au printemps de Prague, Richard Nixon sera élu président des Etats-Unis et Paris verra l'ordre se rétablir avec les élections.

Une soirée spéciale aura lieu le vendredi 5 septembre pour célébrer les 20 ans de Visa pour l'Image : un rétro-visa des événements les plus marquants, des sujets qui vous ont le plus touchés au fil des éditions depuis 1989.

Les soirées de projection du jeudi 4, vendredi 5 et samedi 6 septembre, sont retransmises pour la première fois sur la place de la République.

PRÉ-JURY 2008

La sélection des nominés des Visa d'or magazine et news est déterminée par :

Tina Ahrens / Geo – USA	Pierre Langlade / Nouvel Observateur – France
Monica Allende / The Sunday Times – Grande Bretagne	Volker Lensch / Stern – Allemagne
Debora Altman / Le Figaro – France	Natasha Lunn / The New Yorker – USA
Daphné Anglès / The New York Times – France	Michelle McNally / The New York Times – USA
Pepe Baeza / La Vanguardia – Espagne	Michel Philippot / Le Monde 2 – France
Sophie Batterbury / The Independent On Sunday – Grande Bretagne	Lello Piazza / Airone – Italie
Olga Blokhina / Itogi – Russie	Andrei Polikanov / Russian Reporter Magazine – Russie
Armelle Canitrot / La Croix – France	Andrew Popper / Business Week – USA
Barbara Clément / Elle – France	Olivier Querette / Ça m'intéresse – France
Jimmy Colton / Sports Illustrated – USA	Michael Rand / Grande-Bretagne
Frédérique d'Anglejan / VSD – France	Sylvie Rebbot / Géo – France
Andreïna de Beï / Sciences & Avenir – France	Janet Reeves / Rocky Mountain News – USA
Frédérique Deschamps / Le Monde – France	Monica Rettschnick / Frankfurter Allgemeine Zeitung – Allemagne
Jean-François Dessaint / Le Parisien - Aujourd'hui en France	Kathy Ryan / The New York Times Magazine – USA
Cyril Drouhet / Figaro Magazine – France	Joan Sanchez / El Pais – Espagne
Ruth Eichhorn / Geo – Allemagne	Etienne Scholasse / La Libre Belgique – Belgique
David Friend / Vanity Fair – USA	Rudiger Schrader / Focus – Allemagne
MaryAnne Golon / Time Magazine – USA	Svyatoslav Shcherbakov / Kommersant – Russie
David Griffin / National Geographic Magazine – USA	Marc Simon / VSD – France
Magdalena Herrera / National Geographic Magazine – France	Scott Thode / Fortune Magazine – USA
Xavier Jubierre / El Periodico de Catalunya – Espagne	Roger Tooth / The Guardian – Grande-Bretagne
Tom Kennedy / Washington Post on line – USA	Dan Torres / Jeune Afrique - France
Romain Lacroix / Paris Match – France	James Wellford / Newsweek – USA
Catherine Lalanne / Le Pèlerin – France	Zana Woods / Wired Magazine – USA

VISA D'OR ARTHUS BERTRAND 2008

Les Visa d'or récompensent les meilleurs reportages réalisés entre septembre 2007 et août 2008.
Le jury se réunit à Perpignan.

Le VISA D'OR DE LA PRESSE QUOTIDIENNE

est remis le 4 septembre 2008.

La SNCF, pour la première fois, s'est engagée à offrir un prix de 8 000 euros au lauréat et ceci pour les trois prochaines années.

En 2008, 31 titres y participent (cf page 73)

Le VISA D'OR MAGAZINE

est remis le 5 septembre 2008.

Pour la première fois, la Région Languedoc-Roussillon s'est engagée à offrir un prix de 8 000 euros au lauréat.

Les nominés

. Carlos Spottorno / Getty Images - *Xinjiang, Chine*

. Brent Stirton / Reportage by Getty Images pour Newsweek et National Geographic Magazine - *Parc National des Virunga, est de la République Démocratique du Congo*

. Agnès Dherbeys / VII Mentor - *Le Temple du sida, Wat Prah Bat Nam Phu, Thaïlande*

. Alfred Yaghobzadeh / Sipa Press pour le Figaro Magazine - *Les minorités religieuses en Iran*

Le VISA D'OR NEWS est remis le 6 septembre 2008.

Pour la première fois, Paris Match s'est engagé à offrir un prix de 8 000 euros au lauréat.

Les nominés

. Philip Blenkinsop / NOOR - *Tremblement de terre en Chine*

. John Moore / Getty Images - *Assassinat de Benazir Bhutto*

. Anthony Suau / Bill Charles - *Frontière Mexique-USA*

. Yasuyoshi Chiba / AFP - *Kenya*

Les trophées sont une création des ateliers ARTHUS-BERTRAND.

P

RIX DÉCERNÉS À VISA POUR L'IMAGE - PERPIGNAN

GRAND PRIX 2008 CARE INTERNATIONAL DU REPORTAGE HUMANITAIRE

Pour la 13^e édition du Grand Prix 2008 CARE International du Reportage Humanitaire, nous présentons les meilleurs candidats à ce prix porteur d'espoir. Depuis 2003, le Grand Prix CARE International du Reportage Humanitaire est parrainé par sanofi-aventis.

La lauréate 2008, Stephanie Sinclair, reçoit un prix de 8 000 euros, lors de la soirée de projection du jeudi 4 septembre 2008. (cf page 12)

*Pour tout renseignement : CARE France
Martine Czapke / Alexandra Banget-Mossaz
71, rue Archereau, 75019 Paris
Tél : +33 1 53 19 89 89 - 92 / fax : +33 1 53 19 89 90
e-mail : gprh.carefrance@gmail.com
<http://www.carefrance.org>*

PRIX DU JEUNE REPORTER DE LA VILLE DE PERPIGNAN

Ce Prix a été créé en 1995, il distingue un jeune talent et lui permet de finaliser son projet.

Il est doté par la Ville de Perpignan de 8 000 euros et est décerné lors de la soirée du vendredi 5 septembre 2008.

Le travail sur le Bangladesh du lauréat 2008, Munem Wasif, est exposé dans le cadre de Visa pour l'Image - Perpignan. (cf page 68)

PRIX CANON DE LA FEMME PHOTOJOURNALISTE

Décerné par l'Association des Femmes Journalistes et soutenu par le Figaro Magazine.

Pour la 8^e année consécutive, Canon France et l'Association des Femmes Journalistes (AFJ) décerneront le Prix Canon de la Femme Photojournaliste. Les candidates sont jugées sur présentation d'un projet de reportage et de réalisations précédentes.

La lauréate 2008, Brenda Ann Kenneally reçoit son prix d'un montant de 8 000 euros lors de la soirée du samedi 6 septembre.

Le travail d'Axelle de Russé (lauréate 2007) sur le retour des concubines en Chine est exposé cette année. (cf page 19)

Pour obtenir les renseignements :
- AFJ : canonafjprix@club-internet.fr / www.canonafjprix.com
- Canon France : Pascal Briard : pascal_briard@cci.canon.fr
Claire Cesbron : claire_cesbron@cci.canon.fr
www.canon.fr

INTERVENANTS AU COLLOQUE

Jeudi 4 septembre

Patrick Champagne / Sociologue à l'INRA et au Centre de sociologie européenne (PARIS 1)

Françoise Denoyelle / Historienne, enseignante à l'Ecole Louis Lumière

Pierre Haski / Journaliste, Président de RUE89.com

David Griffin / Directeur de la photo de National Geographic Magazine (USA)

Christian Salmon / Ecrivain, membre du Centre de Recherches sur les Arts et le Langage (CNRS)

Vendredi 5 septembre

Christian Salmon / Ecrivain, membre du Centre de Recherches sur les Arts et le Langage (CNRS)

Robert Ménard / Secrétaire général de Reporters sans Frontières

Gary Knight / Photojournaliste, agence VII

Olivier Royant / Directeur de la rédaction de Paris Match

Patrick Champagne / Sociologue à l'INRA et au Centre de sociologie européenne (PARIS 1)

COLLOQUE

Le colloque est ouvert à tous. Il se tient le jeudi 4 et vendredi 5 septembre 2008, de 15h à 17h30, au Palais des Congrès, salle Charles Trenet. Entrée libre.

Images - Informations - Savoirs

Visa pour l'Image-Perpignan a 20 ans, notre colloque, 7 ans seulement. Néanmoins que de points de vue différents échangés, que de prises de positions parfois éloignées des nôtres, que d'analyses et/ou suggestions. Ont participé à nos débats des philosophes, des universitaires, des chercheurs, des historiens, des photographes, des journalistes... tant français qu'étrangers.

Ce colloque est reconduit pour la 20^e édition du festival. Il reprend et développe le questionnement abordé l'année dernière.

***“Crise de l'information,
crise du journalisme,
crise du photojournalisme ?”
“L'image, dans la manière dont
elle est utilisée,
est-elle encore porteuse d'information ?”
“Transmet-elle encore un savoir ?”***

Les milliers d'images qui nous sont proposées à Visa pour l'Image, pour les expositions et les soirées, sont, depuis ces 2 ou 3 dernières années, de plus en plus aseptisées, uniformisées, ressassant les mêmes sujets vus sous le même angle. C'est à cette dégradation de l'image que notre rendez-vous annuel voudrait tenter d'apporter une explication si ce n'est une amorce de solution.

Sommes-nous face à une crise de la communication,

de la production de symboles, et plus largement à une crise de l'échange et du sens ?

Le photojournalisme n'est-il pas le premier exposé quand la presse écrite est menacée, faut-il accuser une évolution des technologies, le développement insoupçonné de nouveaux médias ?

L'évolution de la presse semble condamner les innovations, les risques, l'ambition d'interroger le monde et son cours. Est-il possible de contredire cette évolution ? A quelles conditions ? A quel prix ? Les techniques de manipulation de l'information quotidiennement employées sous nos yeux sont multiples et extraordinairement intelligentes. Elles s'attaquent à toute la chaîne de l'information : textes, images fixes ou animées.

Aujourd'hui, le photojournaliste qui veut travailler, doit-il accepter de se voir « embarqué », comme c'était le cas au Koweït, puis en Irak, ou lors des dernières présidentielles en France ; on voit le même phénomène avec les policiers dans la banlieue... « Photographie embarquée » signifie-t-elle aussi « information socialement embarquée » ? Et alors, que deviennent les reportages de ces photojournalistes, non « embarqués », mais qui inlassablement, enquêtent, sont sur le terrain, photographient, témoignent, avec aujourd'hui la chance de pouvoir être montrés à Visa pour l'Image, mais ce n'est évidemment pas le but final de leur travail !

Jean Lelièvre

EXPOSITIONS / LIEUX

2008
30.08
14.09
PRO-WEEK
1.09 AU 7.09

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU/of photojournalism
PHOTOJOURNALISME

20**08****visa**
e/th
POUR L'IMAGE
PERPIGNAN

EXPOSITIONS / LIEUX

*Du samedi 30 août au dimanche 14 septembre 2008 inclus.
De 10h à 20h, entrée libre.*

Couvent des Minimes

Agence France-Presse
Nina Berman
Philip Blenkinsop
Alexandra Boulat
Enrico Dagnino
Marie Dorigny
Horst Faas
Cédric Gerbehaye
Yuri Kozyrev
Pascal Maitre
Nick Nichols
Christian Poveda
Noël Quidu
Patrick Robert
Kadir van Lohuizen
World Press Photo

Eglise des Dominicains

David Douglas Duncan
Pierre Gonnord
Göksin Sipahioglu
Brent Stirton

Couvent Sainte Claire

Paula Bronstein
Paolo Pellegrin
Wasif Munem

Palais des Corts

Grand Prix 2008 CARE International
du Reportage Humanitaire

Gallieni

Jan Grarup

Ancienne Université

Stanley Greene

Chapelle du Tiers-Ordre

Alfred Yaghobzadeh

Arsenal des Carmes

Presse Quotidienne

Castillet

Axelle de Russé

AGENCE FRANCE-PRESSE	01
Nina BERMAN	04
Philip BLENKINSOP	06
Alexandra BOULAT	09
Paula BRONSTEIN	10
Grand Prix 2008 CARE	12
Enrico DAGNINO	15
Axelle DE RUSSÉ	19
Marie DORIGNY	20
David Douglas DUNCAN	22
Horst FAAS	26
Cédric GERBEHAYE	30
Pierre GONNORD	33
Jan GRARUP	36
Stanley GREENE	40
Yuri KOZYREV	42
Pascal MAITRE	44
Michael NICHOLS	47
Paolo PELLEGRIN	50
Christian POVEDA	53
Noël QUIDU	56
Patrick ROBERT	59
Göksin SIPAHIOGLU	60
Brent STIRTON	63
Kadir VAN LOHUIZEN	66
Munem WASIF	68
Alfred YAGHOBZADEH	70
PRESSE QUOTIDIENNE INTERNATIONALE	73
WORLD PRESS PHOTO	75

Retour sur 20 ans d'actualité 1989 – 2008

Pour l'Agence France-Presse, c'est en 1985 que l'aventure de la Photo internationale a commencé. Pour Visa pour l'Image, à peine plus tard. 1989. Vingt ans déjà... Ou devrait-on dire "seulement 20 ans"... Vingt ans mais nombre de bouleversements et d'interrogations.

Il faut pourtant remonter bien plus loin pour trouver l'origine du photoreportage : 1855, la photographie faisait irruption dans le métier d'informer. Roger Fenton couvrait la guerre de Crimée.

Une guerre ... sans mort. Il s'agissait d'un reportage "officiel" et les contraintes techniques venaient s'ajouter aux difficultés de montrer. 36 coffres de matériel à transporter sur les champs de bataille, une lourde chambre photographique, des plaques de verre et des bains très sensibles...

Aujourd'hui, on se déplace léger pour une transmission "minute".

Mais si le reportage n'est plus "officiel", on s'interroge encore sur ce qui peut être montré et ce qui ne devrait pas l'être. Certaines choses doivent-elles rester "invisibles", "tues" ? Ainsi a-t-on pu voir un 11 septembre 2001 sans cadavres ni corps brisés.

Années 1920 – 1930 : c'est l'essor du photojournalisme. Les sujets "historiques" foisonnent : le Front populaire en France, les premiers congés payés, la Guerre Civile en Espagne.

Le monde prend conscience du pouvoir de l'image, les hommes politiques se veulent alors

Lieu : COUVENT DES MINIMES

complices... Depuis, le phénomène n'a cessé de s'amplifier. Et maintenant le débat fait rage : proximité avec « le sujet », rôle, limites, devoirs du photoreporter... En témoigne cette image de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, entouré en 2006 de journalistes, séduits. Voire fascinés ?

Il y eut un âge d'or. La guerre du Vietnam fit des pleines pages... La photo de presse prit possession des magazines et des journaux. Mais au cours des 20 dernières années, elle a perdu de sa superbe.

Les magazines ont désormais d'autres préoccupations : consommation, "people". On parle de contraintes économiques (le reportage coûte cher).

Contraintes ? Ou confort ? Toujours est-il que le "rêve" qui nous est désormais proposé à longueur de pages a pour conséquence (sinon pour objet ?) de nous laisser dans un confortable silence, faute d'alimenter notre réflexion.

L'image peut être dangereuse. Elle pointe du doigt, questionne. Nous laisse approcher une part de vérité. Nous force à regarder, à voir, à dire. Et c'est là une mission essentielle des grandes agences : poursuivre sur cette voie.

Là est le sens de ces images qui témoignent de l'Histoire des 20 dernières années : Mogadiscio, les Twin Towers, Beslan.

Des instantanés qui « s'impriment » dans la tête. Éléments de mémoire donnant un sens historique à l'instant fugitif, instants capturés dont se saisit alors l'imaginaire.

...

Ainsi, l'enfant soldat pointant son arme au milieu d'une rue de Monrovia, témoin d'une réalité sordide du Libéria. Impossible de ne pas imaginer derrière l'image figée, l'histoire de ce garçon hurlant qui porte un ours en peluche dans le dos.

Ou la détermination absolue du peuple tchéchène face à la puissante armée russe, qui se lit dans la posture de ce vieillard, kalachnikov à la main, dans une rue boueuse de Grozny en 1995. Un peuple tout entier devenu combattant. Et la fiction, là aussi se déroule. Est-ce la mort d'un fils sous les bombes russes qui a poussé le vieil homme, inexpérimenté et sans doute bientôt mort à son tour, à prendre les armes... Déjà, derrière lui, l'ombre de sa petite fille Zinaïda qui prendra plus tard la voie de la résistance extrême, quand les hommes tombés au combat ne pourront plus se compter.

Quelle histoire et quelle vérité derrière ce garçon blond, claudiquant, comme perdu dans ce cimetière de Bosnie ?

Une partie de l'Histoire. Une vérité. Une partie de la vérité...

La photo de presse n'est pas un document comme les autres. Son pouvoir évocateur et émotionnel est immense. D'où ces dernières années, le refus de toute "esthétique", de tout affectif, chez nombre de photoreporters, entendant résolument s'éloigner de "l'humanisme" des années d'après-guerre.

Mais même dans le plus strict "style documentaire", le photographe se doit de

construire son sujet. Sans la construction par l'œil du photographe, on "rapporterait" sans donner à comprendre.

Et parfois, sans cette « esthétique », certaines réalités trop brutales ne pourraient être montrées.

Le photojournaliste, qu'il touche à la détresse du RMIste, l'absurdité de la guerre ou la brutalité de l'enfance, se retrouve frontalement face à l'événement.

Il doit tout à la fois être au plus près et s'effacer. Donner à voir et disparaître.

Donner à toucher et garder ses distances. Veiller à ne pas se faire happer. Les images restent sur la rétine. Les histoires dans le cœur et le cerveau. Personne n'en sort indemne. A commencer par le photographe.

Marielle Eudes

Directrice de la Photo à l'AFP



Original en couleur - Jérusalem / septembre 2000 © Awad Awad / AFP



NINA BERMAN

REDUX PICTURES POUR THE SUNDAY TIMES MAGAZINE

Homeland, USA

Lieu : COUVENT DES MINIMES

04

Ces images font partie d'un sujet en développement, commencé le 11 septembre – intitulé *Homeland*. En explorant la vie des Américains, ces photos cherchent à définir le sens du militarisme, de la sécurité et de l'identité.

Mes explorations m'ont amenée à photographier... des bombardiers des Forces aériennes lors d'un week-end estival, faisant les clowns devant un groupe de personnes qui se dorment au soleil ; des familles joyeuses en banlieue avec des boîtes de pilules anti-nucléaires à la main ; des policiers dans un petit bled lors d'un stage anti-terroriste ; et des scènes de recrutement qui transforment des enfants tout sourire en tueurs potentiels.

A travers les Etats-Unis, on voit souvent des exercices de simulation : des milliers de participants deviennent acteurs de diverses mises en scène de guerre coûtant des millions de dollars : des terroristes islamistes transportant une bombe nucléaire, des terroristes islamistes en train de détourner un avion, des bio-terroristes, des terroristes munis de bombes chimiques, des terroristes qui prennent en otage un autobus d'écoliers ou des terroristes qui s'attaquent à une galerie marchande... Il existe même un camp pour jeunes délinquants qui apprennent à réagir face à une attaque terroriste.

Certaines de ces manifestations ont l'air d'une performance, d'une représentation théâtrale subventionnée par l'Etat, où le théâtre remplace le réalisme, inculquant aux participants une forte conscience de leur identité et de leur valeur par le biais de cette expérience à caractère militaire. Ce qui m'intéresse par-dessus tout, c'est cette identité, cette ambivalence située entre le réel et le fictif, si emblématique des discours politiques depuis le 11 septembre.

J'ai mis ce projet en chantier après avoir passé ces dernières années à photographier des exemples violents des coûts humains de la guerre. Plusieurs militaires blessés, que j'avais photographiés, m'ont expliqué qu'auparavant ils étaient persuadés que la guerre serait «fun», qu'ils avaient regardé la première guerre du Golfe à la télévision et l'avaient trouvée impressionnante.

Plutôt que de continuer à présenter la réalité de la guerre, il me semblait utile de montrer ses fantasmes, le marketing qu'elle génère et l'empreinte de l'esprit militariste chez les Américains.

THE SUNDAY TIMES magazine



Original en couleur - San Antonio, Texas, États-Unis, 2008 © Nina Berman / Redux Pictures
pour The Sunday Times Magazine



© Jian Yin

P HILIP BLENKINSOP

NOOR POUR PARIS MATCH

Récits des bords du fleuve Jaune Juin 2008

À bord d'un train qui roule vers le nord en partance de la ville minière de Linfen, dans la province de Shanxi, les yeux rivés sur les paysages qui défilent, je reste médusé.

Une ceinture industrielle qui se déploie sans fin, semble-t-il, et moi qui mitraille avec mon appareil photo. Avec chaque nouveau virage, chaque nouvelle vue qui s'offre à mes yeux, croît mon sentiment d'émerveillement et d'affliction.

Odeur de suie des paysages vus d'autoroute de mes souvenirs d'enfance, ma nostalgie suinte la tristesse. L'effet global, après avoir passé des heures à me tordre péniblement le cou et à cracher par la fenêtre, est terrifiant. J'ai l'impression que les villes que je traverse sont des noyaux de tromperie, de pseudo oasis viciées et sans viabilité, encerclées de tissu cancéreux... Les lumières de la ville et le bourdonnement d'activités créent une aura de «normalité» mais, à la périphérie, les paysages disent la sinistre réalité.

Si j'ai choisi pour destination les localités meurtries par l'industrie, aux abords du fleuve, ce n'est pas pour les condamner, mais pour témoigner de la force de caractère des populations qui habitent là, des épreuves qu'elles subissent et de tous les contrastes qui se présentent en route. J'ai eu tôt fait de rassembler les ingrédients d'un sombre road-movie : usines fermées, villageois intoxiqués, vies menées à l'ombre des cheminées et des tours de refroidissement.

Un jour, je me suis retrouvé par hasard dans un champ où l'on préparait l'enterrement d'un homme – décédé d'une mort soudaine et non naturelle. J'ai arraché en douceur quelques images : de la famille, qui aurait préféré que je ne sois pas là, et des voisins qui toléraient ma présence avec indulgence, comme une distraction bienvenue au deuil épuisant et prolongé. Je n'ai pris que quelques photos timides, très conscient du caractère passager et embarrassant de la relation qui nous unissait tous, selon un accord tacite.

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Les gens m'ont écouté avec incrédulité quand je leur ai raconté que, dans mon pays, la loi interdisait en règle générale d'enterrer un membre de sa famille dans son propre terrain.

Les journées sur la route étaient parfois stimulantes, dans la mesure où le courage des gens que je rencontrais et photographiais était à la fois émouvant et source d'inspiration.

Avant de me mettre en route, j'avais ébauché mentalement un itinéraire aussi naïf qu'ambitieux qui devait me mener dans cinq provinces.

À l'arrivée dans une petite ville, les nerfs éprouvés par une journée de voyage épuisante, frustrante et apparemment infructueuse, nous nous sommes rangés sur le bas-côté pour demander à des gens du coin où se trouvait la gare ; mon espoir était de rejoindre ma destination avant la tombée de la nuit par un autre moyen de transport. Après nous être arrêtés trois fois pour demander des indications, je me suis adressé à ma traductrice et suis arrivé à m'enquérir d'un ton détendu : « Alors ? » Elle s'est tournée vers moi, à deux doigts de s'arracher les cheveux, et m'a répondu : « Il n'est pas encore établi qu'il y ait une gare dans cette ville. »

À l'heure où j'écris, beaucoup de choses ne sont pas encore « établies ».

Je m'appête à repartir, cette fois-ci à Lanzhou, sur le fleuve Jaune, pour le remonter vers le nord en traversant la Ningxia Huizu Zizhiqu et parvenir en Mongolie intérieure, et pour apprendre à mieux gérer ma frustration.

C'est un voyage très personnel, sans contrainte journalistique, dont le cours de l'histoire pourra être déterminé aussi bien par un méandre du fleuve comme par un tournant pris par erreur...

Philip Blenkinsop
Bangkok, 7 juillet 2008



Yellow River, Shanxi, Chine, juin 2008 © Philip Blenkinsop / NOOR pour Paris Match



Original en couleur - Réfugiées Afghanes à Quetta, Pakistan, octobre 2001 © Alexandra Boulat / VII



Original en couleur - Prière pendant une manifestation de réfugiées afghanes contre la guerre en Afghanistan, Quetta, Pakistan, septembre 2001 © Alexandra Boulat / VII



ALEXANDRA BOULAT

VII

Voyons, Voyons...

Les vingt ans de Visa pour l'Image, pour rien au monde Alexandra Boulat ne les aurait manqués. Elle serait là, étreignant une de ces trois minijupes achetées en coup de vent à Paris, jamais portées depuis, à la terrasse du Castillet. Elle serait là, dans les couloirs du Couvent des Minimes ou de l'Eglise des Dominicains, à trépigner d'envie devant les meilleures photos d'événements qu'elle aurait loupée, à rire de tout. A 45 ans, Alex se demandait encore : « Qu'est-ce qu'on fera quand on sera grandes ? » Grande, même si elle persistait à l'ignorer, Alex l'était déjà, du moins dans notre monde, celui des brutes aux cœurs tendres prêtes à tout pour l'image juste, au bon moment. Elle était infiniment plus douée pour cela que pour les longs discours et les petits bavardages. La terre pouvait s'écrouler, tout ce qui importait à Alex, c'était d'être là. Une semaine de temps en temps, elle regrettait de ne pas avoir mené une vie de femme « normale ». Jusqu'à ce que tombe la commande d'un journal, Time, Newsweek, National Geographic, le Figaro ou Paris Match, auquel son père, Pierre, photographe au talent immense, avait collaboré avant elle. « Je suis née dans le bain de révélateur », disait Alex qui avait fait le choix de marcher sur les traces de ce père dont le souvenir l'accompagnait partout. À l'heure du départ, les couvercles de deux valises noires se refermaient sur ses appareils, câbles et moyens de transmission, rangés selon un ordre impeccable. De Sarajevo à Kaboul, de Bagdad à Gaza, par tous les temps, les balles pouvaient siffler, l'eau et la nourriture manquer, le siège durer, rien ne la détournait de son objectif. Quand le sujet était au rendez-vous devant elle, elle y mettait tant d'énergie qu'on la sentait littéralement vibrer. Son œil, tranchant, sensible et différent lui vaut d'avoir collectionné les plus grands Prix internationaux de photojournalisme. Quand le sujet se dérobaient, elle enrageait. Pour obtenir ce qu'elle voulait, Alex était capable de déployer des armes redoutables. Elle savait charmer, émouvoir, attendrir, convaincre, brutaliser le destin et quelques confrères susceptibles. Ensuite, elle demandait pardon, avec des fleurs ou une babiole bien kitch chinée au souk.

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Sa sincérité était désarmante. Lors d'une conférence de presse, ici, à Perpignan, il y a longtemps, elle était la seule femme et débutante, au milieu d'un parterre de gloires du photojournalisme, chacun arguant de nobles causes pour évoquer son engagement. À la question « Pourquoi faites-vous ce métier ? », Alexandra Boulat, elle, avait simplement répondu : « Parce que j'aime faire des photos. » Tout était dit. Ce qui ne l'empêchait pas de témoigner. Alexandra avait débuté à Cosmos, l'agence fondée et dirigée par sa mère, Annie, beaucoup appris à Sipa pour finalement fonder VII avec d'autres grands noms de sa profession. Internet et le numérique commençaient de révolutionner son métier et en quelque sorte à banaliser la couverture du « news ». Alex considérait qu'il était temps pour elle de porter sur les événements un regard plus profond. Bosseuse inlassable, en reportage, elle passait ses soirées, devant un plateau de room service, à éditer, transmettre, classer, répondre aux mails et se chercher de nouveaux horizons. Elle voulait faire des films documentaires, transmettait son expérience à des étudiants dans des séminaires dont elle rentrait radieuse. Pour l'avoir vue traverser avec son port de tête impérial tant de champs de bataille, il nous avait échappé qu'elle était mortelle. Le 5 octobre dernier, après trois mois de coma, Alex nous a quittés des suites d'une rupture d'anévrisme. Sinon, c'est certain, elle aurait été là... à Perpignan, avant la fête, potinant avec Annie, sa mère, et Antoinette, sa sœur, sur le lit de sa chambre du Park Hôtel, toujours la même.

« La sanction, c'est la parution », chantonnait-elle dès le réveil sur l'air de « Malbrouck s'en va-t-en guerre » quand elle était de bonne humeur. La sanction, c'est cette exposition, ces photos laissées comme des traces, sélectionnées une à une par ses proches. Elles racontent de manière implacable la vie des autres, mais parlent aussi de ce que sera toujours Alexandra pour eux. « Voyons, voyons... », comme elle disait toujours. Et puis « passons... », comme elle l'aurait souhaité.

Caroline Mangez



P AULA BRONSTEIN

GETTY IMAGES

Afghanistan, une paix fragile

Dès ma première visite en Afghanistan, fin 2001, j'ai été attirée par le pays, son peuple et ses paysages remarquables.

Les Afghans ont une force de survie qui m'a captivée visuellement. J'ai continué de me rendre en Afghanistan pour couvrir l'actualité mais, progressivement, la diversité de la vie quotidienne que je photographiais m'a fascinée. D'où ces images, qui offrent une « tranche de vie » de l'Afghanistan, du pays ravagé par la guerre de fin 2001 à aujourd'hui. Pour moi, elles font partie d'un projet photographique en cours, qui débouchera sur un livre.

L'Afghanistan est un pays en transition, qui connaît une paix très fragile. Au cours des deux dernières années, la violence s'y est accrue, et les commentateurs estiment que 2008 sera sans doute l'année la plus sanglante depuis le début de l'insurrection. On accuse le Pakistan d'exporter ses problèmes en incitant davantage de combattants extrémistes à passer la frontière afghane. En plus des nombreuses difficultés qui pèsent sur le pays, la déception provoquée par le gouvernement est croissante ; il est donc à craindre que les Taliban, qui recourent maintenant volontiers à des tactiques « à l'irakienne » pour pénétrer dans les campagnes de Kaboul, ne continuent à gagner du terrain.

Lieu : COUVENT SAINTE CLAIRE

Si les Afghanes ont plus de liberté qu'avant, elles n'en demeurent pas moins dans la position traditionnellement inférieure que leur impose la société, régie par des lois islamiques conservatrices qui définissent ce qu'une femme est autorisée à faire dans un monde dominé par les hommes. Dans certains cas, les plus terribles, la violence à l'encontre des femmes devient tellement incontrôlable qu'elles tentent parfois de s'immoler pour échapper au cauchemar de leur existence.

L'Afghanistan est le plus grand producteur d'opium au monde ; raffiné et transformé en héroïne, cette dernière est vendue dans le monde entier. La lutte contre l'économie des stupéfiants est un processus lent et ardu, or l'héroïne est bon marché dans les rues de Kaboul : pour environ trois dollars US, on peut acheter sa consommation journalière... la tentation est forte.



Original en couleur - Kaboul, Afghanistan, 2 novembre 2006 © Paula Bronstein / Getty Images

G

GRAND PRIX 2008 CARE INTERNATIONAL

DU REPORTAGE HUMANITAIRE : STEPHANIE SINCLAIR

Lieu : PALAIS DES CORTS

Dans le cadre du Festival international de photojournalisme Visa pour l'Image - Perpignan, Stephanie Sinclair (VII Network) recevra, lors de la soirée projection du jeudi 4 septembre 2008, le Grand Prix CARE International du Reportage Humanitaire, doté d'une valeur de 8000 euros grâce au mécénat de sanofi-aventis. Stéphanie Sinclair a été choisie par le Jury à pour son reportage : L'excision, une tradition en Indonésie.

Depuis 1997, le Grand Prix du Reportage Humanitaire est organisé en partenariat avec Visa pour l'Image, qui expose le lauréat et les finalistes pendant la durée du Festival à Perpignan. Depuis 2003, il bénéficie du soutien financier de sanofi-aventis, en cohérence avec l'engagement de l'entreprise aux côtés de CARE dans des programmes humanitaires de terrain, comme aujourd'hui en Birmanie, au lendemain du cyclone Nargis.

Le reportage de Stephanie Sinclair met en scène la dure cérémonie de l'excision des petites filles en Indonésie. Selon une étude réalisée par le Population Council en 2003, un groupe de recherche international, 96 % des familles indonésiennes interrogées ont affirmé que leurs filles avaient subi l'excision dès l'âge de 14 ans. Pourtant dans un rapport publié en 2006, l'Organisation Mondiale de la Santé explique que les femmes qui ont subi l'excision ont de fortes chances d'accoucher par césarienne et le taux de mortalité est 50 % plus élevé chez leurs enfants.

CARE est engagé dans la lutte contre l'excision par des actions de lobbying auprès des instances politiques et sociales mais aussi par des actions de sensibilisation auprès des communautés. Par exemple au Mali, CARE a participé au financement d'une conférence internationale sur les mutilations génitales, organisée à Bamako en 2006 par le gouvernement malien. A l'issue de cette conférence, le Mali a ratifié le protocole de Maputo, à travers lequel les Etats s'engagent notamment à « interdire par des mesures législatives, assorties de sanctions, toutes formes de mutilations génitales féminines ».

A propos du Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire... Créé en 1994, à l'initiative de CARE France, le Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire a pour objet de rendre hommage aux reporters photographes qui témoignent tout au long de l'année, des événements souvent tragiques qui frappent hommes, femmes et enfants.

Le jury est composé de professionnels*, leur choix illustrant fidèlement la vocation du Grand Prix CARE : sensibiliser le public et les leaders d'opinion à des problèmes trop souvent oubliés ou cachés ; mettre en lumière les valeurs humanitaires dans le traitement des conflits et la dénonciation de l'extrême pauvreté ; symboliser les moments forts de l'actualité dans des pays où CARE intervient ; récompenser les photographes pour un travail de grande qualité et témoigner d'une réalité.

Quatre finalistes ont été sélectionnés :

Agnes Dherbeys : Wat Prah Bat Nam Phu, le temple des condamnés (Thaïlande)
Suthep Kritsanavarin : Cyclone Nargis...la vie d'après (Birmanie)
Ariana Cubillos (Associated Press): Des cookies d'argile pour ne plus avoir faim (Haïti)
Alixandra Fazzina (Trolley Books) : Un million de Shillings (Somalie)

Dans le cadre du Festival international de photojournalisme Visa pour l'Image - Perpignan, une conférence de presse sur le Grand Prix CARE se tiendra le jeudi 4 septembre à 12h00 au Palais des Congrès de Perpignan, en présence de Stephanie Sinclair. Le même soir, Stephanie Sinclair recevra le Grand Prix CARE du Reportage Humanitaire 2008.

L'exposition sera ensuite accueillie à Paris par la Galerie Fait & Cause (Association Pour Que l'Esprit Vive) du 30 septembre au 31 octobre 2008.



Original en couleur - Une jeune fille hurle pendant le procédé © Stephanie Sinclair / VII Network pour The New York Times Magazine

* Composition du jury : Daphné Anglès (The New York Times), Barbara Clément (Elle), Cyril Drouhet (Figaro Magazine), Cathy Forget (sanofi-aventis), Sylvie Grumbach (2e Bureau), Michèle Guyot-Roze (Fondation Hippocrène), Delphine Lelu (Images Evidence), Jean-Bernard Maurel (Bolloré), Anne-Marie Menut (sanofi-aventis), Marc Simon (VSD).





© Christopher Morris

ENRICO DAGNINO

2^e BUREAU POUR PARIS MATCH

Violence post-électorale au Kenya

Génois d'origine, Enrico Dagnino est du genre à penser que la présence d'une fille en reportage porte malheur, comme celle d'un lapin sur un bateau. A moins, bien sûr, que rien ne se passe et qu'elle ait un physique avantageux. Il aura donc fallu plusieurs années de vie commune pour qu'il me tolère dans son sillage en situation extrême. Qui plus est, au Kenya, cet exemple de démocratie libérale au cœur d'une Afrique déchirée par les conflits. Ce pays qu'Enrico fréquente depuis 30 ans, comme base arrière au temps où il colonisait les Seychelles dans les années 80, ou, plus tard, devenu photojournaliste, quand il couvrait le conflit somalien. Bref Nairobi, pour Dagnino comme pour beaucoup, fut souvent ce havre de paix dont il écumait les bars, un cigare au bec, quand venait de tomber un chèque après une série de photos violentes.

Nous nous sentions tous deux un peu bêtes, célébrant le Nouvel an 2008 devant une cheminée avec vue sur la Méditerranée, regardant tomber sur l'ordinateur les dépêches annonçant la crise kenyane, quand Paris Match a appelé : « Vous êtes partants ? » Le

Lieu : COUVENT DES MINIMES

surlendemain, nous débarquions au pied des tours de verre insolentes de Nairobi que les touristes désertaient. Pour une raison qui ne m'échappe qu'à moitié, Enrico décida de nous installer dans le presbytère des pères italiens de l'Ordre des Comboni, ses vieux amis qui servent les pâtes al dente, ne sont jamais à court de grappa et vivent au plus près des plus grands bidonvilles d'Afrique de l'Est qui entourent la capitale. Pas la moindre trace de goudron, ni des 6% de croissance affichés en 2006 par l'Etat kenyan sur ces murs vérolés, dans ces ruelles boueuses où s'agglutinent des millions de personnes qui survivent avec moins d'un dollar par jour. Des carcasses de voitures cramées témoignaient de la violence des affrontements opposant les partisans de Raïla Odinga, malheureux candidat de l'ethnie Luo à la présidentielle, à ceux du président réélu, Mwai Kibaki, accusé d'avoir « volé » un scrutin controversé et surtout des terres au profit des membres de sa tribu, celle des Kikuyus. Cette révolution, qui se disait « orange », n'avancait pas en brandissant des fleurs ou des écharpes comme en Ukraine, mais frayait sa route à coups de machettes et de casse-tête.

...

En traversant la vallée du Rift, entre le lac Naïvasha et le lac Victoria, nous avons vu, fumerolles s'échappant de la terre, ces milliers de fermes incendiées qui finissaient de se consumer et donnaient la mesure du drame. Les yeux de ceux que nous croisions étaient rougis par trop de nuits sans sommeil à monter la garde, par le « bangi » (marijuana) ou le « changa'a », cet alcool artisanal frelaté qui rend aveugle, mais qui, face à une armée de policiers anti-émeutes, vous galvanise un militant. Dans une sorte de torpeur générale, leurs ballots sur la tête, dans un sens comme dans l'autre, des familles entières fuyaient les quartiers et les villages où leurs communautés ne comptaient pas assez de bras pour résister. Ces misérables atterrissaient dans des camps de déplacés où l'aide alimentaire ne leur donne envie que de prolonger leur séjour.

Amos Angolo, qui portait au doigt de pied le numéro 4953 dans un tiroir d'une morgue municipale, a sans doute fini par être enterré. Selon son cousin, la police lui avait tiré une balle dans le dos au cours des émeutes. Un semblant de calme est revenu au Kenya. Les politiciens

qui ont joué des vieilles rancœurs ethniques pour gagner leurs voix ont évidemment trouvé le moyen de se partager ce gros gâteau. Les touristes reviennent s'y délecter du spectacle du lion traquant les gazelles. Leurs tours operators ont retrouvé sans peine les chemins contournant la mer des taudis. A son retour à Paris, Enrico s'est allumé un gros cigare, en râlant. Parce qu'une fois encore, toutes ces photos, toutes ces histoires, ne changeraient rien, au bout du compte, à la misère du monde.

Caroline Mangez, grand reporter à Paris Match



Original en couleur - Violence post-électorale, Kenya © Enrico Dagnino / 2e Bureau pour Paris Match



Original en couleur © Axelle de Russé



© CLB

A XELLE DE RUSSÉ

LAURÉATE 2007 DU PRIX CANON DE LA FEMME PHOTOJOURNALISTE
DÉCERNÉ PAR L'AFJ ET SOUTENU PAR LE FIGARO MAGAZINE

Lieu : CASTILLET

Chine : le retour des concubines

Longtemps, en Chine, le statut d'un homme s'est mesuré au nombre de ses femmes : épouses et concubines. En 1949, les communistes ont condamné la pratique, signe pour eux de décadence bourgeoise. Mais aujourd'hui, après deux décennies d'ouverture économique, on assiste à un retour des concubines. En chinois, elles sont appelées "ernai", ce qui signifie "deuxième femme".

J'ai voulu raconter dans la Chine du troisième millénaire l'histoire intime et tabou de ces jeunes filles, prisonnières de leur cage dorée.

Aujourd'hui, en Chine, on estime à 100 000 le nombre de femmes entretenues dans la seule province du Guangdong. Eternel fantasme masculin, la tradition des concubines amène des jeunes filles à vivre recluses, condamnées à l'attente et à la dépendance.

Pour les hommes, entretenir une concubine est une preuve de réussite.

L'échange est simple : de l'argent contre un service sexuel, mais exclusif. Un homme a sa concubine attirée. La différence, c'est qu'aujourd'hui, la pratique est officiellement interdite par la loi, tout comme la prostitution. Mais, dans les faits, elle est tellement courante que des femmes de fonctionnaires ont même créé une association clandestine, « l'Alliance contre les concubines de la République populaire de Chine », pour lutter à leur façon contre ce phénomène. Leur leader est devenue détective privée et traverse la Chine pour traquer les concubines. Ce qui entraîne d'ailleurs la recrudescence du nombre de détectives.

Le phénomène des concubines touche toutes les catégories sociales. Beaucoup de filles viennent de la campagne, fuyant la pauvreté. Elles travaillent dans un premier temps dans l'industrie du sexe avant d'être repérées et de devenir des concubines. D'autres

sont abordées lors de soirées privées ou même dans les universités... De la pauvreté extrême, les jeunes femmes passent à une vie de solitude et d'ennui dans des villes qu'elles ne connaissent pas. Elles attendent. En échange d'un appartement, d'une voiture, elles doivent rester disponibles pour leur partenaire, qui lui, est souvent marié, avec une famille, ailleurs.

Les concubines sont partout, mais on n'en parle pas, surtout pas aux étrangers. La pratique est courante mais reste tabou. La concubine est officielle auprès des amis, des collègues, mais pas pour le reste de la société. La vie de ces femmes ressemble un peu à celle des courtisanes de Maupassant ou à la Nana de Zola.

Dazhu, 22 ans, vient d'une famille extrêmement pauvre. Sur les conseils d'une amie, elle quitte son village pour travailler dans un bar. Elle va devenir hôtesse, puis maîtresse...

Nanhua, 20 ans, n'a pas fait d'études et vient d'une ville moyenne du nord de la Chine. Elle décide de se rendre à Shanghai, où, attirée par l'argent et le luxe, elle veut, elle aussi, profiter de l'ouverture économique. Elle devient concubine au bout de quelques mois, par l'intermédiaire d'un ami de son père...

Xian Mengfei, elle, vient d'une famille misérable. Elle quitte le foyer familial pour aller travailler à Shenzhen, comme hôtesse dans un karaoké. Elle devient la concubine d'un homme âgé, sans s'en rendre compte. Comme souvent, celui-ci lui cache son statut d'homme marié. Elle aide sa famille à acheter une nouvelle maison...

La vie des concubines est courte. Leur ennemi implacable reste le temps qui passe, qu'elles scrutent comme une obsession dans leur miroir et les rapproche chaque jour un peu plus du jour où elles ne plairont plus.



© Didier Goupy / Signatures

M ARIE DORIGNY

SIGNATURES POUR GEO FRANCE

Si loin de Gandhi

En 1917, à son retour d'Afrique du Sud, Gandhi menait son premier combat en faveur des déshérités, en organisant la lutte des petits paysans du Bihar contre les grands propriétaires terriens anglais. Après plusieurs mois de confrontation, il obtenait gain de cause pour les agriculteurs, expérimentant au passage la méthode de lutte non-violente qui sera sienne désormais, l'ahimsa. Il y gagnera également son titre de Mahatma, « grande âme ».

Quatre-vingt-dix ans après ce combat précurseur, rien n'a vraiment changé dans cet Etat rural du nord-est de l'Inde, l'un des plus pauvres du pays. La canne à sucre a remplacé l'indigo, mais la terre est toujours soumise aux féodaux qui ont contourné la réforme agraire instaurée depuis les années soixante. Les intouchables (Dalits), les basses castes et les aborigènes (Adivasi) subissent encore l'oppression des puissants et sont réduits à l'état de quasi-servage par les hautes castes. Exploités pour des salaires de misère, ils ne parviennent pas, malgré l'aide d'associations néo-gandhiennes prônant la redistribution des terres, à faire respecter le droit du sol.

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Dans le sud du Bihar, les richesses minières du tout nouvel Etat du Jharkhand ont attiré la convoitise d'un autre genre d'exploiteurs. Les multinationales s'installent sans vergogne sur les terres des aborigènes. Chassés de leurs territoires ancestraux, coupés de la forêt nourricière, les Adivasi sont poussés à l'exil vers les Etats voisins. Ceux qui choisissent de s'accrocher à leur village survivent en marge de cette société indienne dont on a tant vanté, ces dernières années, le développement accéléré.

Pire encore, au Chhattisgarh, état frontalier du Jharkhand, plusieurs dizaines de milliers d'entre eux se languissent dans des camps de déplacés, victimes de la guerre brutale entre la guérilla naxalite et la police. Né au Bengale en 1967, ce mouvement de lutte armée contre le féodalisme et l'impérialisme a engagé avec le gouvernement indien un bras de fer sans merci.

Pris dans la spirale de violence qui oppose les deux camps à coups de meurtres, rapt, pillages et destructions de villages, les Adivasi et les Dalits n'ont d'autre ressource, une fois encore, que d'abandonner leurs terres.

Misère, illettrisme et violence, voici le quotidien de l'Inde d'en bas. Une Inde hors-la-loi, loin des idéaux du prophète de la non-violence.



Région du Champaram, Etat du Bihar, Inde © Marie Dorigny / Signatures pour Geo France



D

DAVID DOUGLAS DUNCAN

This is War !

A vous qui ouvrez ce livre, je crois devoir une explication car vous m'aidez à raconter une histoire comme jamais histoire n'a été racontée. Sans vous, sans les innombrables fragments de souvenirs, d'expériences et de peurs qui font de vous un être unique - et pourtant, dans le même temps, vous rendent très semblable à tous les hommes et les femmes que vous côtoyez au quotidien - sans vous, mon livre ne pourrait pas exister. Car vous êtes profondément impliqué dans cette histoire. Vous en êtes le protagoniste. Vous êtes l'homme qui a survécu et qui attend, debout devant un poste de secours rudimentaire dressé dans la vallée, d'apprendre si ses camarades sont encore en vie... ou s'ils sont morts. Vous êtes le rescapé, affalé sur le trottoir d'une ville quelconque, qui mange ses haricots à même la boîte. Vous êtes celui qui n'a pas été touché, qui n'est pas mort de froid, n'a pas été avalé par les tourbillons de neige aveuglante quand, avec vos camarades, vous étiez cernés par des troupes ennemies terriblement plus nombreuses ; celui qui n'est pas tombé d'épuisement, ensuite, pendant la lente retraite.

Il se trouve que la guerre de Corée m'a permis de composer *This is War !* Cela ne signifie pas pour autant que ce soit un livre sur le déroulement de cette guerre, ni qu'il prétende exposer les raisons qui ont poussé les Nations Unies à intervenir et tenter d'empêcher par la force l'invasion communiste. Pas d'apothéose, dans ce livre, ni de conclusion fracassante. Juste le désir de montrer un peu ce qu'un homme doit subir quand son pays décide d'entrer en guerre, que lui-même juge la cause fondée ou non. Ce livre s'efforce de séparer complètement le mot «guerre», proféré avec force effets de manches aux

Lieu : EGLISE DES DOMINICAINS

plus hautes tribunes de chaque pays, du regard de l'homme qui prend une dernière taffe, tire sur ce qui sera peut-être la dernière cigarette de sa vie, avant de rassembler son fusil, son courage et ses rêves - et de se lancer à l'assaut d'une position ennemie, au-dessus de lui.

Convaincu que le regard d'un homme est ce qui raconte le plus clairement ce qu'il ressent, je vous présente ce livre sans la moindre légende ; en effet, les légendes que je pourrais écrire risqueraient de refléter seulement ce que j'éprouvais sur le moment, ou que je croyais éprouver. M'asseoir à ma table maintenant et écrire des sous-titres à ces images, indiquant ce que pensait cet homme-là, sur la photo, serait une supercherie de la pire espèce, car même au moment où je prenais cette photo, j'ignorais ce qu'il pensait. Les photos reflètent donc seulement ce que faisaient ces hommes, peut-être un peu de ce qu'ils ressentaient, et sans doute très peu de ce qu'ils pensaient.

Le livre se divise en trois chapitres. Chacun est consacré à un problème spécifique posé par le combat militaire : pour le premier, il s'agit de l'assaut d'une colline ; pour le deuxième, de la prise d'une ville ; pour le troisième, d'une retraite. J'aurais aimé pouvoir publier cet ouvrage sans y faire figurer une seule ligne de texte et permettre ainsi aux hommes de raconter leur propre histoire, mais je me suis rendu compte que beaucoup de gens, mes propres parents notamment, ne disposaient pas des éléments nécessaires pour appréhender les souffrances qu'ont connues ces hommes, ou les conditions dans lesquelles ils ont péri ; j'ai donc fait précéder chaque chapitre d'images d'un court texte.

...



Corée, septembre 1950 © David Douglas Duncan

J'y explique de façon très détaillée la situation militaire où se trouvaient les soldats, ainsi que leurs activités au long de tous ces jours et ces nuits où ils s'efforçaient de résoudre les problèmes rencontrés. J'ai essayé, par tous les moyens possibles, de me limiter à tendre un écran de mots sur lesquels ces hommes pourraient projeter leur propre histoire.

Je veux, lecteur, que vous compreniez que je n'ai pas composé ce livre à la légère et sans connaissance de cause. Je veux que vous ressentiez un peu de ce que j'ai ressenti, peut-être même que vous partagiez certaines des pensées qui furent les miennes pendant ces longs mois qui ont précédé le moment où les images du livre permettraient aux hommes de parler d'eux-mêmes.

Toutefois, pour apprendre leurs histoires, vous devrez lire chaque page de photographies aussi attentivement que si c'était du texte dans un roman. Vous demander de lire l'histoire sur leurs visages, leurs mains et leurs corps, telle qu'eux-mêmes l'ont vécue au moment de l'impact, ce n'est que leur faire justice – et c'est vous demander plus qu'on n'a jamais demandé à un public qui regarde des photographies.

Dans ce livre, les hommes sont presque tous des Marines américains. Ce n'est pas un hasard. J'étais l'un d'eux pendant la Seconde guerre mondiale. Trois ans durant, j'ai partagé leur vie et eux la mienne, des îles du Pacifique sud à l'entrée dans la baie de Tokyo pour la capitulation totale de l'empire japonais, aussi m'a-t-il paru normal, à leur arrivée en Corée, de photographier leurs combats.

Je veux montrer ce que la guerre fait à un homme. Je veux donner un aperçu des liens de camaraderie qui

unissent des hommes quand ils se battent ensemble contre un péril commun. Je veux montrer comment vivent les hommes, et comment ils meurent, quand ils savent que la Mort est parmi eux, et comment ils trouvent, pourtant, la force de crapahuter, armés de simples baïonnettes, pour barrer la progression d'hommes qu'ils n'ont jamais vus, contre qui ils n'ont rien personnellement, d'hommes qui les tueraient à vue s'ils avaient l'occasion de tirer les premiers. Je veux montrer un peu de l'angoisse, de la souffrance, du trouble extrême et de l'héroïsme qui font le quotidien de ces hommes qui se retrouvent contraints d'appuyer sur la détente, leurs fusils braqués sur d'autres hommes qu'on appelle « l'ennemi ». Je veux raconter une histoire de guerre, de la guerre telle qu'elle est et a toujours été pour les hommes tout au long des siècles. Seuls ont changé leurs armes, le terrain et les causes.

D.D.D.

9 mai 2008

Extrait de la préface du livre This is War !

L'exposition est présentée avec l'aimable soutien du Harry Ransom Center, University of Texas, Austin.



© Jockel Finck / AP

HORST FAAS

ASSOCIATED PRESS

50 ans de photojournalisme

Que cela me plaise ou non, lorsqu'on évoque ma carrière de photojournaliste (1951-2004), la discussion revient invariablement sur la guerre du Vietnam.

C'est vrai : le Vietnam a été au centre de ma carrière de photographe. Envoyé là-bas par l'Associated Press de 1962 à 1973, après mes premières expériences de correspondant étranger au Congo et en Algérie, je me suis retrouvé dans une position enviable pour un photographe d'agence. Au plus près d'une histoire, l'Histoire mondiale qui se déroulait là, sous nos yeux, et dont résultaient les photos les plus saisissantes et les plus émouvantes. Celles qui feraient la Une des journaux dans le monde entier, presque chaque jour pendant des semaines, des mois, durant plus de dix ans.

À Saigon, j'étais le primus inter pares, le directeur photo d'AP, travaillant avec une équipe de photographes vietnamiens et de toutes les nationalités. Suivant l'intensité de la guerre, parfois nous n'étions qu'une poignée, parfois tout un régiment. C'est une époque où se sont tissés des liens et de fortes amitiés qui durent encore aujourd'hui. Cinq d'entre nous, à AP, y laissèrent leur vie, et presque chacun d'entre nous fut blessé au moins une fois (moi-même en 1967).

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Avec le Vietnam vinrent aussi la reconnaissance, les promotions, les augmentations de salaire, un premier Pulitzer, le Capa et bien d'autres récompenses.

Je suis l'un des rares photographes vivants ayant travaillé toute sa vie professionnelle pour la même agence, l'Associated Press, de 1956 à 2004. Je partageais mon temps entre la photographie, travaillant essentiellement seul ou dans de petites structures, et ma responsabilité de directeur photo.

Je dois admettre que la « photographie pure » n'a jamais été ma passion. J'ai toujours utilisé la photographie comme mon moyen d'expression en tant que journaliste d'une agence de presse. Je pouvais passer au témoignage écrit, surtout lorsque les images ne racontaient pas toute l'histoire. J'adorais le grand reportage mais, dans le monde des agences télégraphiques de l'époque, il n'y avait pas la capacité nécessaire pour transmettre et publier de tels travaux. J'ai principalement travaillé en noir et blanc (ce que je préfère, encore aujourd'hui) car les journaux clients d'AP n'imprimaient qu'en noir et blanc. Et lorsqu'ils passèrent à la couleur, je fis de même, ainsi que l'Associated Press.

...



Vietnam, décembre 1964 © Horst Faas / Associated Press

Puis, à la fin des années 70, on me fit l'offre tentante de succéder au patron de Londres, ce que je pris comme une inversion des rôles : je ne serais plus envoyé à Londres, Paris ou New York pour couvrir des crises, mais ce serait à moi de dépêcher les autres vers les émeutes ou les guerres... La transition du métier de photographe à celui de chef de la photo pour l'Europe, le Moyen-Orient, l'Afrique et les anciennes colonies britanniques fut douloureuse... Cette douleur, je la ressens encore aujourd'hui.

Je passais lentement à ma deuxième carrière de directeur photo et de responsable. Pendant quelques années, j'étais le « numéro 2 » à Londres, tout en assurant des missions en tant que photographe, au Moyen-Orient, en Afrique et partout en Europe – mais j'agissais plutôt en « pompier » et ne pouvais traiter en profondeur les sujets complexes, tel que le conflit du Moyen-Orient.

Je compris rapidement que je ne pourrais gérer à la fois une organisation aussi complexe que la distribution et le fonds photos européen d'AP et prendre le temps d'aller sur le terrain avec les copains. J'ai dû remiser mes appareils photo. Pendant les vingt-cinq années qui suivirent, je participais au douloureux apprentissage des nouvelles technologies développées, à l'origine,

par les agences. Les premiers écrans et les premiers claviers, les premières messageries instantanées, les fax, les premiers scanners de pellicule, puis le premier labo numérique qui coûta des millions... Et, chaque année, de plus en plus de gadgets qui précédèrent la transmission instantanée de photos numériques... Il était difficile de produire rapidement un flux continu de photos intéressantes tout en mettant au point les meilleurs outils pour la profession. Il fallait parler technique, argent, négocier avec les syndicats, résoudre les sempiternels problèmes de manque de personnel, d'argent, de matériel. Notre mission principale n'en restait pas moins de fournir à temps les meilleures photos d'actualité.

Peu à peu, en vieillissant, je me suis éloigné du chaos journalier que j'avais tant aimé.

J'ai pris ma retraite en 2004, me préparant à une nouvelle carrière de « dilettante photographe ». En mai 2005, à Hanoï, une rupture d'anévrisme m'a laissé paraplégique, confiné dans un fauteuil roulant. J'espère que, depuis ce nouveau poste d'observation, je pourrai continuer à explorer le monde et à assister à l'émergence d'un photojournalisme fort, issu des changements perpétuels du monde du reportage.



© Steve Luncker

CÉDRIC GERBEHAYE

VU

Congo in Limbo

En République Démocratique du Congo (RDC), une décennie de conflits armés a laissé un pays exsangue. Aujourd'hui encore, la population continue de souffrir au quotidien des conséquences du conflit, maladies, malnutrition, sous-développement, mais aussi du fait des violences meurtrières qui se poursuivent.

En 2006, la RDC s'était finalement engagée dans un processus de restauration politique passant par l'organisation des premières élections démocratiques. Un processus de réconciliation politique, fondé sur une large immunité des principaux acteurs du conflit, a rapidement handicapé la reconstruction du pays. Cet handicap s'est trouvé aggravé par l'échec de la démobilisation des miliciens et celui de la constitution d'une armée nationale nouvelle, fondée sur le brassage des anciens groupes armés. C'est surtout dans l'est du Congo, en Ituri et au Kivu, régions regorgeant de richesses minières et frontalières de l'Ouganda et du Rwanda, que la situation était, et reste, la plus dramatique et la plus meurtrière même si le reste du pays (Bas Congo et Nord Katanga notamment) n'est pas à l'abri de ces fléaux mais dans de moindres proportions.

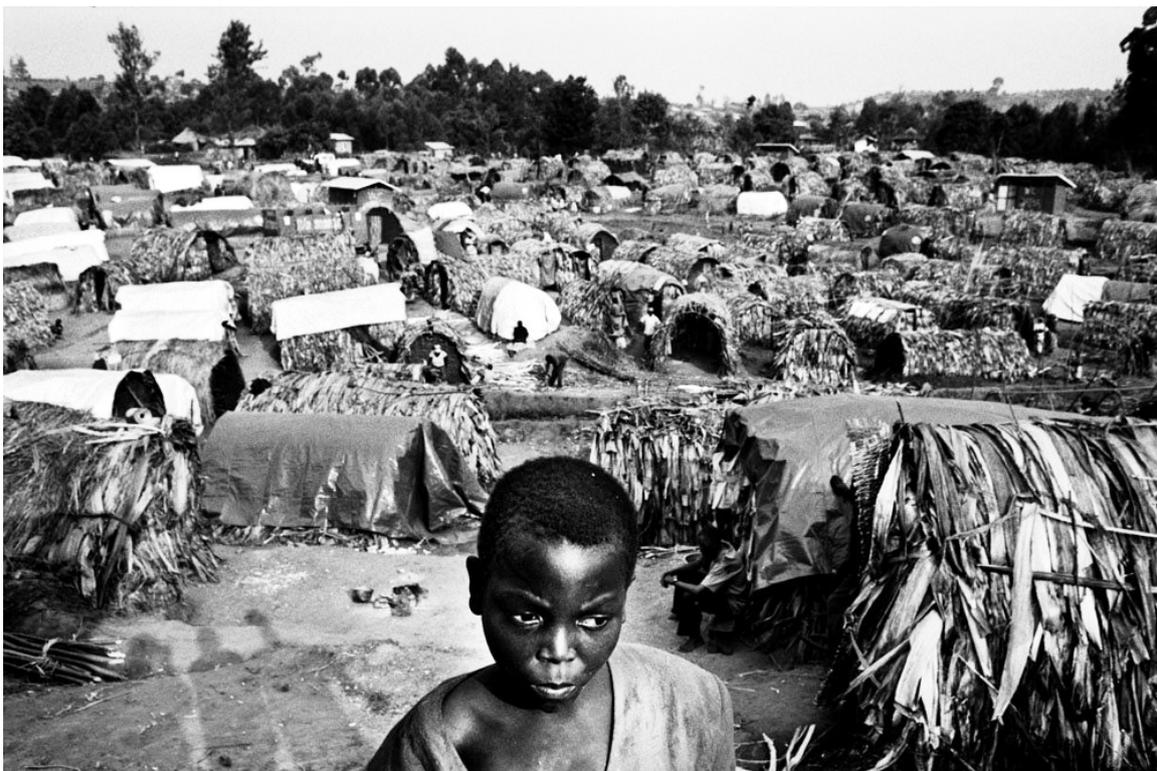
En 2007, 437 000 personnes ont dû fuir leurs villages à cause des combats, des viols, de l'enrôlement forcé d'enfants et des exactions perpétrées par toutes les parties. Le recours, de manière délibérée et ciblée, du viol comme arme de guerre pour terroriser et humilier la population à travers un groupe vulnérable, a profondément attaqué les valeurs fondamentales de la communauté.

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Une des conséquences méconnues de ce conflit est l'afflux massif des Congolais dans les « Eglises de réveil ». Le succès de ces églises et de leurs pasteurs peu scrupuleux est dû principalement à l'exploitation du désarroi d'une population livrée aux difficultés de la vie quotidienne. La déstructuration profonde du tissu économique et social leur permet de donner des réponses illusoire mais provisoirement réconfortantes. Dans la capitale, Kinshasa, on estime aujourd'hui que la moitié de la population fréquente une des 8 000 églises dites de « réveil ».

La présence et l'émergence des différents conflits au pourtour de la République Démocratique du Congo (Somalie, Tchad, Soudan, Erythrée...) combinées aux « succès » des élections font que l'on peut se demander s'il n'y a pas un « désintérêt » des bailleurs de fonds et de la communauté internationale pour l'est du Congo alors que la situation demeure d'une extrême gravité.

Après la dernière vague de violence entre août et décembre 2007 au Kivu, due aux combats entre les 25 000 hommes des FARDC (Forces Armées de la RDC) et les 4 000 rebelles du général déchu Laurent Nkunda, le nombre total des déplacés est estimé aujourd'hui à plus de 800 000 personnes. Les accords de paix de janvier 2008 n'ont rien changé. Les civils sont toujours les premières victimes et les groupes armés ainsi que les militaires congolais continuent à exploiter illégalement les ressources naturelles et à se servir des profits engrangés pour alimenter le conflit.



Camp de déplacés de Nyongera dans le Nord-Kivu, République Démocratique du Congo, 2007
© Cédric Gerbehaye / Vu



P IERRE GONNORD

A l'épreuve du portrait

Le silence. Un silence, dense et profond, sourd de ses portraits ; le silence des moines assemblés et recueillis dans le chœur du Couvent des Minimes, le silence des modèles dans l'intimité du studio ; le silence qui isole mais que l'on partage, le silence avant les premiers murmures du dialogue. Pas le silence du vide mais, au contraire, le silence de l'introspection, celui-là même qui conduit à la rencontre, à la compréhension de l'autre.

Car le dessin de Pierre Gonnord concerne bien cette approche particulière et personnelle, faite d'échanges, de rigueur et d'analyse qui permet de décrypter une société si confuse et devenue si complexe qu'elle nous échappe.

On retrouve chez lui le souci obsédant d'arracher son modèle à l'oubli, de tromper la mort, mais aussi l'urgence qu'il ressent à inscrire son personnage dans une histoire et une culture spécifiques.

Pierre Gonnord propose volontiers une alternative au mode de représentation usuelle ; ainsi, refusant de s'intéresser à ces passants au visage flou, à ces silhouettes éphémères découpées par l'espace de la ville, il s'attache à rechercher, tel le peintre avec son carnet de croquis, des personnages insensibles aux modes et aux codes de la société de consommation, ceux que la nature, l'origine sociale ou la personnalité rendent

Lieu: EGLISE DES DOMINICAINS

plus marginaux ou singuliers.

Et il leur offre le temps du dialogue, de la pose et de la réflexion.

Alors, reprenant la légende selon laquelle Léonard de Vinci assure que «la première peinture fut seulement une ligne qui entourait l'ombre d'un homme faite par le soleil sur le mur et que la deuxième étape est de montrer un corps en relief et se détachant sur une surface plane», il s'astreint à la sobriété et s'emploie à inscrire ses personnages dans un fond uniforme et vierge de tout élément descriptif, peint le plus souvent dans des tonalités foncées pour favoriser le contraste avec l'illumination du visage.

Il élabore des portraits en buste proposés frontalement ou de trois-quarts face, le regard ouvertement tourné vers l'appareil, bannissant tout sourire ou toute trace d'émotion visible pour accroître la tension, comme une offrande de l'âme dans ce jeu d'introspection réciproque entre l'artiste et son modèle. Tous apparaissent très sobrement éclairés par deux sources lumineuses directes, sans artifice, qui soulignent les contours du visage et adoucissent les traits saillants, car il n'est pas question de s'adonner aux artifices des ombres portées pour donner du volume aux personnages.

...

La tension naît d'une écriture photographique parfaitement maîtrisée qui repose sur l'usage d'un cadrage très serré, inscrivant le visage dans un équilibre de composition remarquable s'appuyant sur les lignes de force du format carré et la répartition homogène des zones d'ombre et des espaces lumineux.

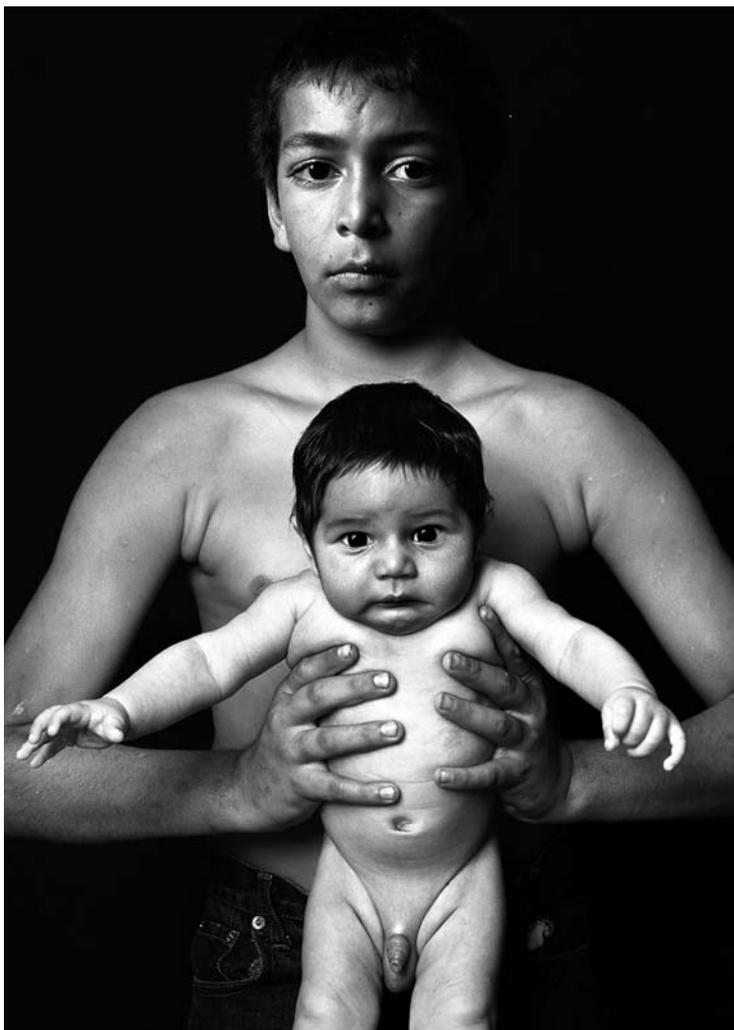
Pierre Gonnord érige en outre en principe le vide, la monochromie et la neutralité du décor afin de concentrer l'attention sur le modèle dans sa vérité propre ; et, dans le but de poursuivre sa quête de la beauté originelle, sans tâche, que la société n'a pas encore dépravée, il peint ses modèles dans la nudité de leurs corps ou revêtus avec sobriété de vêtements ordinaires.

Enfin, pudeur et gravité surgissent de la série sur les portraits de gitans de Perpignan, série dans laquelle Pierre manifeste à la fois son engagement artistique et ses préoccupations sociales. Personnages parmi les plus fragiles sans doute au regard de la société, mais membres du clan qui les enserme et les protège, les gitans se livrent, se dévoilent à peine et pourtant leur présence irradie ces œuvres – tableaux qui s'affirment dans l'espace ; on ressent le respect et l'admiration de l'artiste envers la complexité de ses modèles.

Arrêt sur image, temps suspendu... Pierre Gonnord après avoir, selon ses propres termes, «effleuré la spiritualité, le sublime qui est en nous», confesse ainsi sa foi obstinée dans l'humanité.

Agnès de Gouvion Saint-Cyr

Commande du  Centre national des arts plastiques
– Ministère de la Culture et de la Communication



Original en couleur - Montoya, 2008 © Pierre Gonnord



© Peter Hove

AN GRARUP

NOOR POUR POLITIKEN

Lieu : CASERNE GALLIENI

Le génocide étouffé du Darfour et du Tchad

A quoi ressemble le massacre d'une population entière? Comment justifier, dans les camps de réfugiés du Darfour, face au traumatisme des femmes soudanaises aux enfants mal nourris, la nuance entre « actes de génocide » et génocide à proprement parler?

Depuis 2003, le conflit au Darfour et au Tchad a fait plus de 200 000 morts et provoqué le départ de quelques 2,5 millions de personnes fuyant les raids meurtriers des janjawid, milices arabes du Soudan qui opèrent de part et d'autre de la frontière. Wangari Maathai, écologiste kenyan et lauréat du prix Nobel de la paix, explique : « C'est, de la lorgnette d'un observateur extérieur, une simple guerre tribale, mais, de fait, il s'agit d'une lutte pour la maîtrise d'un environnement qui n'est plus en mesure de répondre aux besoins de tous ceux qui y vivent. » Les victimes de cette guerre civile, ce sont des enfants qui meurent du choléra, du froid ou encore de malnutrition ; ce sont des femmes qui, sortant du camp de réfugiés pour aller chercher de l'eau, sont assaillies par des sombres personnages en monture, puis violées. (Un homme surpris hors du camp ne revient jamais en vie).

Comme au Rwanda en 1994, ce sont les clivages ethniques qui ont déclenché la violence. Le

Soudan se trouve à califourchon sur la frontière ethnique qui sépare les tribus de nomades arabes de l'Afrique du nord des tribus noires de l'Afrique subsaharienne, tel que le peuple Four (Darfour signifie « Terre des Four »). Au Soudan, la population noire dénonce un traitement de faveur du gouvernement envers la population arabe, qui aurait plus facilement accès à l'eau et aux terres de pâturage. La quasi-totalité des bénéfices des nouvelles exploitations pétrolières est engrangée par des Arabes de Khartoum. En 2003, les rebelles du Darfour se mirent à viser le gouvernement, lequel répliqua promptement en envoyant des hélicoptères incendier des villages noirs. Passée cette dévastation, les janjawid, soutenues par le gouvernement, parcoururent le pays à cheval ou à chameau, violant les femmes et réduisant les villages en cendres. Ces milices avaient pour ordre de traquer les rebelles dans leurs villages et étaient libres de massacrer, détruire et brûler tout sur leur chemin.

« Ils ont violé nos femmes pour s'assurer que nous ne puissions jamais les oublier », nous déclara un aîné d'un village du Darfour. « Les villageois ne reconnaissent pas les enfants du viol comme leurs propres enfants et ne les aiment pas comme tels. A leur seule vue, ils revoient l'horreur du violeur janjawid. »

...

POLITIKEN den levende avis

37



Deux enfants s'abrite à l'ombre de "l'arbre du diable", camp de Kalma, sud Soudan, avril 2008
© Jan Grarup / NOOR pour Politiken

Le bilan, quatre ans plus tard, est celui d'un lent génocide de la population civile noire, dont plus de 200 000 individus ont trouvé la mort. Plus de deux millions d'entre eux sont aujourd'hui réfugiés dans des camps, démunis et souvent séparés des leurs. Ce qui n'était qu'une tentative de mater une rébellion s'est métamorphosé en exercice de pouvoir à grande échelle pour le gouvernement soudanais du président Bashir.

Le conflit actuel germa, alors que le nord et le sud du pays s'affrontaient encore en une guerre civile qui allait coûter la vie à 1,5 million de personnes. Depuis la fin de cette guerre en 2004, le gouvernement soudanais n'a montré aucun empressement à désarmer les janjawid et a préféré les aider et les encourager dans leurs actes en leur fournissant un soutien aérien et des armes pour semer la destruction chez de vulnérables agriculteurs noirs. En août 2007, après quatre années de débat, les Nations Unies sont enfin arrivées à un accord prévoyant le déploiement d'un contingent de maintien de la paix de 26 000 militaires afin de mettre un terme à la violence et de renforcer les efforts humanitaires déjà en place. Malheureusement, pour des centaines de milliers de victimes, cette aide arrive trop tard.

Aujourd'hui, la situation est sensiblement plus complexe : le gouvernement distribue des armes à tous les groupes arabes ou africains sans distinction, prêts à se déclarer contre les rebelles, et va parfois jusqu'à fournir des armes aux deux partis d'un même conflit local. Aussi, la guerre s'est propagée au Tchad et en République centrafricaine. Depuis novembre 2006, le Tchad oriental a accueilli plus de 200 000 personnes déplacées en raison des raids janjawids aux frontières. Au cœur de l'attentisme et de la propagation du conflit se trouve la volonté de maintenir la population sous le joug d'une crise constante, de « diviser et détruire pour mieux régner », afin de pérenniser, pour une même minorité, les bénéfices du pétrole. Résultat : un génocide étouffé.



© Kristel Eerdekens

S TANLEY GREENE

NOOR POUR RUSSIAN REPORTER MAGAZINE

Lieu : ANCIENNE UNIVERSITE

La Route de la Soie, aujourd'hui un pipeline pour la drogue et les maladies

Les mesures de répression prises contre les points de sortie traditionnels de l'opium afghan ont contraint les trafiquants à mettre le cap sur le nord. Résultat : une déferlante de drogue s'abat sur l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Kirghizistan et le Badakhshan, tout le long de l'historique « Route de la Soie ». Osh, au Kirghizistan, est en passe de devenir la capitale mondiale de la vente d'opium, la plaque tournante d'une Route de la Soie - peut-être la voie la plus célèbre de l'histoire - qui reprend du service. La route qui déroulait ses huit mille kilomètres de méandres de la Chine aux ports de la Méditerranée, traversant d'immenses steppes, franchissant les hautes montagnes d'Afghanistan, a rouvert pour une raison impérieuse : acheminer une caravane de drogue de plus en plus importante à travers l'Asie centrale.

Depuis l'invasion américaine de 2001, l'Afghanistan est redevenu le plus grand producteur d'opium et d'héroïne au monde, et compte, selon les estimations des Nations Unies, près d'un million de consommateurs. Pour la plupart, ces derniers fument encore l'opium, toutefois l'héroïne injectable a fait son apparition dans les rues de Kaboul il y a cinq ans. Aujourd'hui, estime la Banque Mondiale, la capitale afghane compte au moins 19 000 toxicomanes par voie intraveineuse.

Les toxicomanes, des hommes dans leur grande majorité, envahissent les quartiers les plus anciens de Kaboul, ainsi que les banlieues et les provinces limitrophes. L'Afghanistan ne se contente pas d'exporter son opium, de renommée internationale : il est en train de devenir l'un des premiers pays exportateurs du HIV-SIDA. En effet, le virus HIV a quatre modes de transmission : le plus fréquent est l'injection de drogue, viennent ensuite les coupures chez le barbier, les soins

dentaires et les relations sexuelles.

La recrudescence du HIV-SIDA dans les pays voisins est liée à la consommation d'héroïne en provenance d'Afghanistan, conjuguée à un accroissement de la prise par la voie intraveineuse et du partage des seringues, deux pratiques qui ont un impact direct sur les taux de HIV et d'autres maladies transmises par le sang.

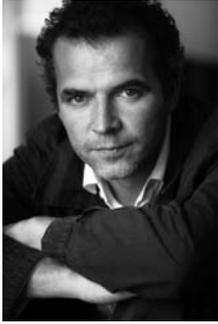
Telles les caravanes de chameaux qui transportaient, il y a des milliers d'années, du thé et des épices, des véhicules rouillés, hérités de l'ère soviétique, longent aujourd'hui une des zones les plus isolées de la Route de la Soie, chargés de kilos d'opium emballés dans de la toile à sac. Ces 750 kilomètres d'asphalte, qui traversent les hautes montagnes du Pamir, sont pour les villageois la « Route de la Vie », leur unique lien avec le monde extérieur. Mais ce lien, vital, est devenu une autoroute pour passeurs de drogue, reliant les vastes champs de pavots d'Afghanistan aux bazars d'Asie centrale.

L'hiver, il faut parfois une semaine aux passeurs pour franchir les vallées, les défilés escarpés qui séparent Khorog, la capitale pamiri, proche de la frontière tadjik-afghane, de la ville d'Osh, sur le versant kirghiz des montagnes. Localement, la consommation d'opium est en pleine expansion : injecté par voie intraveineuse, il est bu en décoction, donné aux enfants en guise de somnifère, ou encore absorbé par les femmes pour tenir de longues heures de travail... La plus grande partie de cet opium, cependant, sera transformée en héroïne et finira dans les rues de Russie, ou, par des vols directs depuis les anciens Etats soviétiques, atteindra ses destinations les plus lucratives : l'Europe et l'Amérique.

Commande du  Centre national des arts plastiques
– Ministère de la Culture et de la Communication



Sur la route de la soie, drogue et maladies © Stanley Greene / NOOR pour Russian Reporter Magazine



© Sergei Art

Y

URI KOZYREV

NOOR POUR TIME MAGAZINE

Inside Iraq

Après cinq années de guerre - qui ont coûté la vie à 4 000 personnes côté américain et à 1 million côté irakien, fait des dizaines de milliers de blessés, provoqué la fuite de 5 millions ou plus de personnes et sonné le glas de la nation irakienne - la situation en Irak est loin d'être résolue.

Il y a plus d'un an, le renforcement du contingent à Bagdad, baptisé «surge» par les forces américaines et impliquant le déploiement de 30 000 militaires supplémentaires, avait permis, dans une certaine mesure, de chasser Al-Qaïda des rues de la capitale.

La ville est désormais coupée par des kilomètres de mur blindé, parsemée de centaines de postes de contrôle.

Si la liberté de circulation s'est améliorée à Bagdad, il n'en reste pas moins que, dans ce dédale surpeuplé qu'est la capitale irakienne, l'harmonie semble chose impossible. Les murs maintiennent les terroristes hors de la ville, mais séparent également ceux qui y vivent.

Dans la province d'Anbar, bastion d'Al-Qaïda de l'ouest de l'Irak, l'organisation terroriste est allée trop loin. Les exécutions sommaires et une application trop stricte de la charia (certains rapports font état de personnes ayant été amputées des doigts pour avoir fumé) ont fini par décourager la population locale. Nombre de ceux qui avaient rejoint les insurgés et participé des années durant à leur lutte, parfois meurtrière, pour repousser les forces américaines se sont tout simplement lassés de la chasse à l'homme dont ils faisaient sans cesse l'objet.

La population irakienne a été incitée à intégrer des groupes citoyens de surveillance de proximité (les fameux «CLC» selon le sigle anglais) pour que chacun puisse surveiller son propre quartier. Ce «réveil» (ainsi nommé) a privé les insurgés de leur

Lieu : COUVENT DES MINIMES

base et fourni des renseignements précieux sur les activités d'Al-Qaïda en Irak.

Il est vrai que des avancées certaines ont été réalisées et des communautés entières sécurisées (dans une certaine mesure), mais aujourd'hui le conflit semble s'être simplement déplacé aux frontières du pays.

Les bastions d'Al-Qaïda se trouvent désormais au nord: à Mossoul, Ninive ou encore Diala. Les combats y ont atteint leur paroxysme de violence.

Les Etats-Unis, pour pérenniser ces avancées, devront s'assurer du soutien des groupes CLC présents à Bagdad et en Irak de l'ouest, lesquels, bénéficiant aujourd'hui de l'argent, de l'armement et du soutien des Etats-Unis, ont choisi la voie de l'autoprotection.

Seuls 25% des quelques 80 000 CLC coopérant aujourd'hui avec les forces américaines pourront être intégrés dans l'armée ou la police régulière. Pour éviter que les 75% restants, poussés par la désillusion et la frustration, ne changent de camp, il faudra leur trouver des emplois.

La violence a effectivement diminué en Irak, mais la raison principale en est la trêve ordonnée par le chef chiite Moqtadar al Sadr, aujourd'hui à la tête d'une force militaire considérable. Pour peu que cette trêve prenne fin, les Chiïtes se retourneront contre les Sunnites et les forces américaines, accusées de parti pris, deviendront à nouveau des cibles privilégiées.

Il faudra visiblement attendre encore longtemps avant que les prémisses d'un retour à la paix en Irak ne se profilent à l'horizon.

Remerciements à Alice Gabriner, MaryAnne Golon et Bobby Ghosh / Time USA, Ali Al Shaheen, Sami Hilali, Haji Mohammed, Yasser Aubaid / Time Bagdad, et à mes très chers amis de Noor.

TIME

43



Original en couleur - Baghdad, Irak © Yuri Kozyrev / NOOR pour Time Magazine



P

PASCAL MAITRE

COSMOS POUR GEO ALLEMAGNE

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Une sainte dans l'enfer des Grands Lacs

Au cœur de la région des Grands Lacs, au milieu du chaos qui dévasta le Rwanda, le Burundi et l'est du Congo, où des centaines de milliers de personnes furent tuées par la violence, où des centaines de milliers d'autres ont dû fuir pour essayer de survivre dans les plus grands camps de réfugiés d'Afrique, où des dizaines de milliers de personnes remplirent les prisons, où des centaines de milliers de vies furent détruites par la misère et le sida, dans ces ténèbres qu'on craignait sans fin, une femme burundaise, Marguerite Barankitse, dite Maggy, a apporté une lumière d'espoir : en créant un avenir pour des milliers d'orphelins de la guerre et du sida.

Il y a quinze ans, Maggy échappa aux machettes des Hutus. Il y a dix ans, pendant la guerre civile, elle risquait quotidiennement sa peau pour sauver des enfants dont les parents avaient été assassinés à cause de leur appartenance ethnique. Aujourd'hui enfin, c'est toute une société, voire un monde, que Marguerite Barankitse continue à bâtir autour des plus de 10 000 orphelins qu'elle a recueillis.

Cette princesse tutsi, fervente croyante catholique, a appris à « ses » enfants orphelins hutu, tutsi et twa à vivre ensemble. Pour qui rêve à un renouveau du Burundi, la réconciliation, surtout entre victimes et bourreaux, reste la condition *sine qua non*. Pour cela, Maggy a toujours enseigné aux enfants la nécessité du pardon et la capacité d'y parvenir malgré l'atrocité de leurs souvenirs personnels.

Cette grande bâtisseuse a construit - entre autres - 550 maisons pour accueillir et abriter des « familles » composées d'orphelins, un hôpital qui passe pour être l'un des meilleurs de toute l'Afrique, une salle de cinéma, des fermes installées sur les terres qui constituaient l'héritage familial de Maggy.

Pour Marguerite Barankitse, que ses ennemis traitent de « folle », la vie et l'espoir seront toujours plus forts que tout. « La haine, promise, n'aura pas le dernier mot au Burundi ».



Original en couleur - Dans le centre créé par Maggy à Ruyigi, des mères et des filles séropositives, attendent d'être prises en charge © Pascal Maitre / Cosmos pour Geo Allemagne



MICHAEL NICHOLS

POUR NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Les Racines du Ciel

L'une des plus grandes joies de ma vie a été de pouvoir côtoyer les éléphants d'Afrique, de les observer au travers de mon objectif, à la recherche d'images qui dévoilent leur identité et leur manière de vivre. En 1956 déjà, Romain Gary, dans son roman *Les Racines du Ciel*, s'étonnait de la grande intelligence de ces animaux. Ce n'est qu'arrogance pure et simple que de penser que nous, êtres humains, sommes les seuls capables de ressentir de la douleur, de s'occuper de nos petits, d'éprouver de la joie ou encore de la tristesse. Les éléphants sont des animaux paisibles, très sociables et joueurs. Je les ai longtemps observés en Afrique centrale, puis dans la réserve nationale de Zakouma au Tchad et Samburu au Kenya. A aucun moment je n'ai perçu le moindre égoïsme tel qu'il existe chez nos plus proches cousins, les grands singes. Jamais je n'ai été le témoin de conflits parmi eux. Les éléphants sont amis à vie. Ils pleurent la perte de leur prochain. Leur discipline culturelle est étonnante. Mais tout ce système s'effondre dès lors qu'ils sont menacés. Dans la réserve de Zakouma, les éléphants sont plus ou moins protégés pendant sept à huit mois de l'année. Malheureusement, la réserve est inondée pendant la saison des pluies et les éléphants, contraints de partir, deviennent

les cibles vulnérables des braconniers, qui les massacrent en telles quantités que la survie de l'espèce s'en trouve menacée. Ces éléphants ne représentent aucun danger pour les populations locales mais ils sont chassés pour leurs défenses et leurs dents, utilisés dans la confection de touches de piano, de boules de billard ou encore de sculptures décoratives. Le déclin de leur population est notoire : en 1970, ils étaient 200 000 dans la région de Zakouma ; en 2005, un décompte aérien a permis de recenser 3 665 éléphants ; en 2006, ce même chiffre n'était plus que de 2 900. Les dernières statistiques en date sont effarantes : moins de 1 000 éléphants dans le parc de Zakouma pendant la saison sèche, c'est-à-dire à l'époque où tous les éléphants se regroupent autour des points d'eau. Les braconniers se déplacent rapidement, souvent à cheval, ils sont très peu chargés. Nombre d'entre eux sont des Janjaweed du Darfour voisin. Les revenus de l'ivoire permettent d'assurer le financement et l'armement des guérillas ou de renflouer les caisses personnelles de certains. Le premier marché de l'ivoire est aujourd'hui la Chine. Je crois que si la Chine espère obtenir le respect du reste du monde, il lui faudra respecter l'interdiction du commerce de l'ivoire.

...

De nombreuses initiatives ont été prises pour remédier à cette situation et surveiller de près l'évolution de la population d'éléphants. Iain Douglas-Hamilton, militant pour l'environnement, a consacré sa vie aux éléphants. Son organisation Save the Elephants est basée dans la réserve nationale de Samburu au Kenya. Au cours de l'année dernière, j'ai passé cinq mois à photographier les éléphants dans cette réserve. Ce havre de paix est traversé par le fleuve Ewaso Ng'iro, source d'eau pour les éléphants pendant les mois de sécheresse et lieu de rencontre. A Samburu, il n'était pas rare que les éléphants s'endorment à quelques centimètres seulement de mon objectif. Ils jouaient avec moi en me lançant de la boue, de l'eau ou du sable. Lorsque je leur parlais ou improvisais un simulacre gestuel de langage d'éléphants, ils me répondaient. Je faisais mon possible pour ne jamais oublier de m'excuser lorsqu'il m'arrivait de rompre le protocole, ayant été trop enthousiaste à l'idée d'une prise de vue donnée. Ils paraissaient m'accepter malgré mes erreurs, tant que je ne devenais pas trop arrogant.

En 30 ans de photographie, j'ai pu observer un monde de plus en plus fragilisé, de plus en plus dénué de perspectives.

J'ai la profonde conviction que notre seul espoir aujourd'hui est de nous réveiller et de briser les chaînes de l'avidité - la destinée manifeste, le rêve américain - et de nous rendre compte que notre planète toute entière est un sanctuaire. En effet, sans la faune qui le peuple - les baleines, les tigres, les gorilles et les éléphants - il n'est pas de plénitude possible pour notre planète.

Nous remercions tout particulièrement : Canon Europe (réalisation de l'exposition), NGM et le NG Digital Imaging Lab (tirages, Brian Green) et Robert Llewellyn (fichiers numériques).

Michael Nichols est un Ambassadeur Canon.



Original en couleur © Michael Nichols pour National Geographic Magazine



P

PAOLO PELLEGRIN

MAGNUM PHOTOS POUR VANITY FAIR

La diaspora irakienne

Le départ en masse d'Irakiens obligés de quitter leur terre d'origine est, de tous les maux infligés à l'Irak depuis l'invasion américaine de 2003, l'un de ceux qui ont été quelque peu passés sous silence. Le paradoxe est de taille puisque c'est précisément cet exode qui risque d'engendrer, à terme, les conséquences les plus désastreuses pour l'Irak, mais aussi pour le monde entier.

Selon toutes les estimations raisonnables, le nombre de réfugiés irakiens vivant à l'étranger excéderait les 2 millions de personnes, un chiffre égalé, sinon dépassé, par le nombre de déplacés internes en Irak fuyant leur village ou quartier pour échapper au nettoyage ethnique pratiqué par certaines milices sectaires. En terme quantitatif, il s'agit du plus grand exode démographique depuis la fin de la Seconde guerre mondiale.

Cette dispersion prit la forme de vagues successives quoique d'ampleur inégale. Les premiers à partir, dans les jours qui précédèrent et suivirent l'invasion américaine, furent ceux qui avaient des liens avec le régime de Saddam Hussein : hauts fonctionnaires, gradés militaires ou membres du Parti baassiste. L'exode s'intensifia au fur et à mesure que le pays sombra dans l'anarchie. En 2006, de vastes régions du pays étaient devenues des zones de non-droit, de véritables champs de bataille régis *de facto* par les milices et les gangs criminels, qui, dans la pratique, étaient souvent difficiles à dissocier. Dans un tel contexte, ce qui fut une simple vague devint un véritable raz-de-marée.

«Raz-de-marée qui a depuis reflué» ne cesse de clamer haut et fort l'Administration Bush, qui y voit la preuve de l'efficacité de sa politique de renforcement

Lieu : COUVENT SAINTE CLAIRE

des troupes et du succès de la lente reconstruction de la nation irakienne. Commodément absents de cette logique, la Jordanie et la Syrie, qui accueillent à eux deux quelques 90% des réfugiés irakiens et ont fermé leurs frontières aux nouveaux arrivants.

De février à mars dernier, j'ai pu, avec mon complice Paolo Pellegrin, interviewer des dizaines de familles irakiennes réfugiées en Jordanie ou en Syrie. Nous voulions évidemment en savoir plus sur les circonstances de leur départ, mais nous cherchions également des réponses à cette question essentielle : «Et maintenant?» Car c'est un axiome cruel de l'histoire de l'Humanité qui veut que ce soient ceux qui détiennent les ressources et/ou le savoir-faire nécessaire pour reconstruire un pays en convalescence qui sont les premiers à fuir en cas de guerre civile. La guerre finie, ces Irakiens en attente, à Amman et à Damas, reviendront-ils sur leur terre d'origine pour insuffler un nouveau départ?

Les réponses que nous avons recueillies ne sont guère encourageantes. D'aucun, dans leur refuge, vivote, dans un constant état de choc, tant ils ont été traumatisés par ce qu'ils ont enduré en Irak. Il est inconcevable pour eux de retourner là où ils ont vu se dérouler tant d'horreurs. Certains ont vu le fruit de toute leur vie réduit à néant. D'autres les milices décimer leur communauté ethnique ou religieuse. Pour ceux-là, rien ne pourra motiver leur retour en Irak, puisqu'il ne leur y reste absolument rien. Tous ceux à qui nous avons parlé, même parmi la minorité de réfugiés qui espère un jour pouvoir rentrer en Irak, s'accordent sur une chose : leur retour est impossible tant que le gouvernement irakien actuel reste au pouvoir.

...



Original en couleur - Fête de l'Achoura dans un quartier d'irakiens shiites à Damas, Syrie. 2008
© Paolo Pellegrin / Magnum Photos pour Vanity Fair

Sans cesse nous avons entendu dire que l'institutionnalisation des divisions sectaires en Irak, qui rendent illusoire toute tentative de réconciliation nationale, était le fait du gouvernement Maliki. Or Maliki bénéficie du soutien des Etats-Unis. Vers qui donc se tourner ?

Réponse : vers n'importe quel pays qui acceptera de les accueillir. Rares, cependant, sont les réfugiés pour qui cette solution devient réalité. Quelques pays, notamment la Suède et l'Australie, ont octroyé le droit d'asile à un nombre non négligeable d'Irakiens. Il n'en reste pas moins que, dans les pays occidentaux, le nombre de demandes d'asile dépasse de très loin celui des droits effectivement octroyés. Le cas le plus effarant est probablement celui des Etats-Unis. Depuis 2007, le pays a donné asile à 756 Irakiens seulement. Cédant sous la forte pression internationale, les Etats-Unis ont fixé la cible à 12 000 pour l'année 2008. Mais, au rythme actuel, ils n'en atteindront que la moitié.

Une première explication, certes cynique mais partagée par de nombreux réfugiés irakiens, est tout simplement que le gouvernement américain n'a que faire de leur situation. Selon une autre explication, peut-être légèrement moins désabusée mais plus probable que la précédente, est que l'Administration Bush ne peut octroyer le statut de réfugié à un grand nombre d'Irakiens sans se mettre en porte-à-faux vis-à-vis de sa rhétorique actuelle, selon laquelle l'Irak est en pleine reconstruction et la crise des réfugiés n'est guère plus qu'un problème temporaire qui se résoudra de lui-même dès lors que la situation en Irak « continuera à s'améliorer ». D'ici là, une majorité écrasante de réfugiés irakiens resteront là où ils se trouvent aujourd'hui, dans l'insalubrité de

leurs logements de fortune en Jordanie ou en Syrie, à vivre dans l'absence totale de perspectives d'avenir, partageant ainsi la condition de tous les réfugiés du monde.

«Ce que les Américains ont créé en Irak, c'est une nouvelle Palestine», me confiait un Irakien en Syrie, en référence à la crise des réfugiés palestiniens lors de la création de l'Etat d'Israël en 1948. L'idée a de quoi inquiéter. Depuis soixante ans déjà, le monde essaie de trouver une issue face aux conséquences sanglantes de la diaspora palestinienne. Il semblerait qu'il en faudra au moins autant pour remédier à celles de la diaspora irakienne.

Scott Anderson



© Patricia Campos

C HRISTIAN POVEDA

DISTRIBUTION VU

La Vida Loca

On les appelle les «maras». Construits sur le modèle des gangs de Los Angeles, ces groupes de jeunes sèment la terreur dans toute l'Amérique centrale. Plongée dans les banlieues de San Salvador dans le quotidien des membres d'une armée invisible, nouveau fléau mondial qui détruit par la violence aveugle les principes démocratiques et condamne à mort une jeunesse privée de tout espoir d'avenir.

À l'image des marabundas, fourmis d'Amazonie qui dévorent tout sur leur passage, les mareros, ces jeunes gens tatoués de la tête aux pieds et voués au trafic d'armes et de drogue, colonisent peu à peu toute l'Amérique centrale. Selon une enquête publiée en 2003 par les polices locales, ils seraient quelques 70 000 répartis en trois zones principales : 36 000 au Honduras, 14 000 au Guatemala et 17 500 à El Salvador. Trois pays présentant, après la Colombie, le plus fort taux de criminalité du continent.

Conséquence indirecte de la mondialisation, c'est à Los Angeles que les jeunes immigrés latinos ont monté les deux principaux gangs qui s'affrontent aujourd'hui en Amérique centrale : la Maras Salvatrucha (dite MS) et la M18 qui ont chacune leur langage codé, leurs rites, leurs tatouages et se haïssent cordialement. Aucun différend idéologique ou religieux n'explique cette lutte à mort dont l'origine, perdue dans les bas-fonds des barrios hispaniques de Los Angeles, est oubliée de tous. Chaque semaine, un avion fédéral en provenance du Texas ou de la Californie, ramène à San Salvador, une centaine de déportés enchaînés sur leur siège. Immigrés illégaux pour la plupart, arrêtés après un simple contrôle, ou mareros (entre

Lieu : COUVENT DES MINIMES

2 et 5%) condamnés aux Etats-Unis et renvoyés une fois leur peine effectuée. Des expulsions massives qui contribuent au développement des gangs en Amérique centrale, mais ne suffisent cependant pas à expliquer l'ampleur du phénomène.

A El Salvador, comme dans toute la région, les années de guerre ont laissé des traces profondes. La violence demeure endémique, quelques 400 000 armes à feu circulent encore dans le pays et se vendent à des prix dérisoires. La consommation de drogue et la prostitution sont considérables et s'accroissent avec la libéralisation à marche forcée de l'économie qui déstabilise l'ensemble du tissu social. Pour la seule année 2007, le nombre d'homicides est de 4 000 selon les sources policières. Dans un pays de 5,8 millions d'habitants, cela représente 11 morts par jour, les trois quarts étant le fait de règlements de comptes entre mareros.

La première offensive contre les Maras a été engagée l'hiver 2003 au Honduras par le président Ricardo Maduro, dont le fils a été kidnappé et tué il y a quelques années. S'inspirant de la politique de «tolérance-zéro» de l'ancien maire de New York, Rudolph Giuliani, il a fait voter une loi condamnant de 9 à douze ans de prison le seul fait d'appartenir à une mara. Des milliers de jeunes sont arrêtés, coupables de porter des tatouages ou de vagabonder sur la voie publique. Quelques mois plus tard, le président salvadorien, Francisco Flores, adopte, à son tour, une loi similaire et lance le plan «Mano Dura» (main de fer), autorisant l'armée à patrouiller dans les rues au côté des policiers.

...

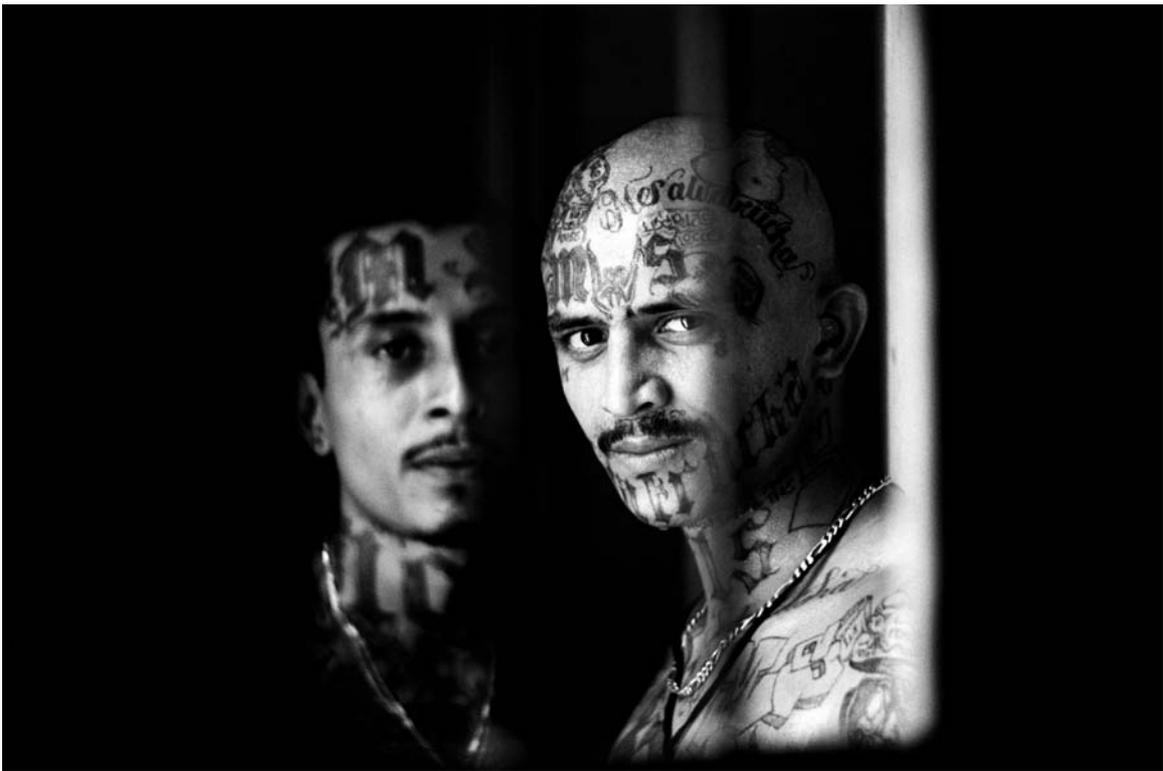
Une politique répressive qui rassure la population, mais dont l'efficacité reste douteuse. 16 132 suspects arrêtés en moins d'un an, mais seulement 807 instructions faute de preuves pour les autres. Cette loi anti-mara a d'ailleurs été déclarée anti-constitutionnelle parce qu'elle viole diverses conventions internationales. Elle ne résout aucun problème de pauvreté et de violence familiale, mais contribue à l'exclusion de ces jeunes. Contrairement à leurs aînés, guérilleros des années 70 et 80, ces derniers récusent toute idéologie et expriment leur rébellion dans une violence à la limite du tolérable pour tout être socialement conscient.

La Vida Loca, c'est la vraie vie, là-bas. Des mômes qui souffrent, qui nous défient, nous toisent, nous en veulent et ne nous aiment pas. Une expérience de l'ingratitude absolue de ce monde dans lequel ils ne revendiquent finalement que leur place. Un jaillissement de violence, quelque chose de la foudre fracassant le granit. Il n'y a pas, ici, de serment préalable.

Pour comprendre la haine de cette jeunesse envers la société, il faut d'abord en comprendre les fondements. C'est la haine de ceux à qui l'on a tout pris et rien rendu. La haine de ceux qui n'ont jamais rien possédé. La haine de l'exploitation, de la soumission et de l'humiliation quotidienne. Il ne s'agit pas d'un « choc de générations », mais d'un affrontement « anthropologique ».

Le pire pour les gouvernements concernés n'est pas d'être agressés ou détruits, c'est d'être humiliés à leur tour. La répression (les plans Mano Dura et Super Mano Dura) répond à l'agression, mais ne relève pas les défis socio-économiques. Une domination « machiste » qui ne propose aucune contrepartie. Acculée, la réponse de cette génération perdue se traduit finalement la négation de tout par la révolte et la mort... Un véritable dialogue de sourds !

Avec la collaboration d'Alain Mingam Consultant



El Serio et El Gangster dans la salle de musculation du Centre Pénitencier de Quezatepeque, République du Salvador © Christian Poveda / Distribution Vu



N OËL QUIDU

GAMMA POUR VSD

Lieu : COUVENT DES MINIMES

Népal. Entre Vishnu et Mao, vive la République.

56

Comme le Népal n'intéressait pas grand monde malgré les nouveaux enjeux politiques, Noël Quidu y est allé. Depuis l'instauration de la monarchie absolue par Gyanendra, monté sur le trône après le régicide shakespearien de 2001, puis le soulèvement populaire d'avril 2006, il savait que la transformation de l'ultime royaume hindouiste de la planète en république à tendance maoïste, risquait de se faire (dans la douleur) aux forceps. La haine de l'injustice et une certaine tendresse pour l'humanité ont doté Quidu d'une prescience de l'événement, une sorte de regard visionnaire sur l'Histoire. Photographe d'investigation et journaliste engagé, il anticipe. En avril 2008, après dix ans de terreur et 13 000 morts, les rebelles maos, soutenus par une population misérable et affamée, prennent la capitale par les urnes, sans tirer un coup de feu, mais sous la sombre menace d'un retour à la guérilla. Les photos de Quidu racontent la mutation insidieuse qui s'opère au cœur d'un pays coincé entre l'Inde démocratique, la Chine au capitalisme totalitaire et le Tibet meurtri. Elles révèlent cette réalité embarrassante et politiquement incorrecte que le monde ne veut pas voir, l'empreinte d'une idéologie inspirée du Grand Timonier, penché comme une ombre paternelle sur l'esprit de ce peuple fragile dont 60% est illettré et 40% vit sous le seuil de pauvreté. Le 10 avril 2008, le Parti communiste maoïste népalais remporte une majorité simple au sein de l'Assemblée constituante, mais il devra composer avec d'autres partis qui ne sont pas prêts pour un changement aussi radical. Quidu est à Katmandou le jour de la victoire. Prachanda, «le Terrible», ex-chef de l'Armée de Libération Populaire, classée mouvement terroriste par les Etats-Unis, est désormais protégé par l'armée qui l'a pourchassé pendant 10 ans. Il ne sourit pas. Comme ceux des dignitaires et des partisans maoïstes, son visage est dur, fermé, déterminé. Des dizaines de milliers de jeunes désœuvrés ont rejoint les maos en 2006, quand les rebelles sont sortis de la dissidence. À Pokhara, la Ligue de la Jeunesse communiste

casse des pierres et détruit les propriétés privées pour construire une route improbable autour du lac. Le soir, ses membres participent à des séances d'autocritique et de délation, comme au bon vieux temps de la révolution culturelle. Ils sont 1 million au Népal, dont certains, ex-combattants aux méthodes de caïds, ne savent rien faire d'autre que la guerre. Presque chaque jour à Katmandou, depuis la sanglante répression de l'armée chinoise à Lhassa en mars dernier, l'armée non-violente du dalaï-lama va au combat. Les réfugiés tibétains organisent des manifestations pacifiques devant le consulat de l'ambassade de Chine, violemment réprimées par la police népalaise, sous ordre à peine dissimulé de Pékin. Ils n'ont jamais cessé de manifester sauf lors du tremblement de terre au Sichuan, où ils ont prié pour les victimes chinoises. Obligés de quitter leur pays à cause des maos, les Tibétains, déboussés, se retrouvent peut-être à nouveau confrontés à ce qu'ils avaient fui. Noël Quidu est là chaque jour, parce que l'on ne doit pas oublier que la politique économique de la planète s'acharne à enterrer vivante la politique de la paix menée depuis bientôt 50 ans par le dalaï-lama. Le 11 juin, après un discours contrit et de vagues excuses, le monarque déchu Gyanendra quitte le palais de Narayanhiti, où la dynastie des Shahs a régné durant deux cent trente-neuf ans, et abandonne pour toujours son fauteuil de brocart rouge sans avoir répondu à une seule des questions que les journalistes tentaient de lui poser, au nom du peuple népalais. Alors, à tour de rôle, ils se sont photographiés, assis sur le fauteuil rouge où seul le roi honni, très lointain avatar de Vishnu, pouvait, de droit divin, poser son auguste postérieur. Si les images que Noël Quidu a prises ce soir-là sont les plus gaies de ce douloureux reportage, elles ont, comme les autres, la tragique vérité de l'instant.

Claudine Vernier-Palliez
22 juillet 2008

VSD



Original en couleur © Noël Quidu / Gamma pour VSD



Original en couleur - La nouvelle génération de Tibétains en exil © Patrick Robert pour Elle



© Rémy Cortin

PATRICK ROBERT

POUR ELLE

La liberté et le combat en exil

Les émeutes de mars 2008 au Tibet et la brutale répression de l'armée chinoise ont révélé une nouvelle génération de Tibétains.

A Dharamsala, siège du gouvernement en exil du dalaï-lama, la jeunesse tibétaine organise la résistance. S'ils gardent un profond respect pour leur guide spirituel et politique, le dalaï-lama, ces nouveaux résistants sont plus radicaux et déterminés que leurs a n s. Certains, parmi eux, commencent même à remettre en cause la politique non-violente prônée jusqu'alors par le gouvernement en exil.

Ils sont nés hors du Tibet, de parents réfugiés ou arrivés récemment en Inde clandestinement après avoir travers  l'Himalaya. Leurs armes ? Leur détermination. Et Internet, qui, dans le monde entier, chaque jour, tisse la toile de leur révolte.

Chaque semaine, à Dharamsala, centre névralgique de leur lutte, arrivent de nouveaux jeunes réfugiés. Certains ne sont encore que des enfants, envoyés par leur famille rest e au Tibet. Toute une infrastructure est mise en place pour les accueillir et leur donner une éducation identitaire après des années d'endoctrinement chinois. Les nouveaux arrivants sont dirigés vers les écoles de transit, les lycées et les centres de formation professionnelle mis en place par le gouvernement tibétain en exil en Inde : au «Tibetan Children's Village», à la fois orphelinat,  cole primaire et lycée, crée par la mère du dalaï-lama ; au «Tibetan Institute of Performing Arts», ouvert par le dalaï-lama, pour assurer la conservation de la culture lyrique et musicale menacée par l'hégémonie culturelle chinoise au Tibet ; à l'Institut Norbulingka, enfin, conçu

Lieu : COUVENT DES MINIMES

par Kim Yeshi, Franco-américaine mariée à un haut dignitaire tibétain, destiné à préserver et développer l'artisanat et les arts traditionnels dévalorisés et dénaturés depuis l'invasion du Tibet par les troupes de Mao en 1950.

Cette résistance à la fois politique, culturelle et spirituelle, est aussi vivace dans les temples de Dharamsala, «filiales» des monastères historiques tibétains, dont plus de 6 000 ont été détruits pendant la révolution culturelle. Au Tibet aujourd'hui, prononcer le nom du dalaï-lama, posséder une de ses photos, réclamer la libération du panchen lama, enlevé en 1995 à l'âge de 6 ans, ou scander un chant religieux, sont des «crimes d'Etat», passibles de la prison. Et de la torture.

A Dharamsala, dans les temples du XVe dalaï-lama, du jeune karmapa, ou des 160 nonnes de Geden Choeling, prier le Bouddha ou encore écouter les enseignements du dalaï-lama, sont de précieuses libertés retrouvées.

Nous avons suivi cette jeunesse gaie et enthousiaste, qui ne se plaint pas et savoure cette liberté dont elle connait le prix. En jeans ou en tenue traditionnelle, cette nouvelle génération circule à moto, parle tibétain, chinois, anglais et hindi, surfe sur Internet, et écoute du rock et de la variété bollywoodienne autant que de l'opéra tibétain. Une génération «branch e» et politisée, ancrée dans la modernité et garante d'un passé qu'elle revendique avec ferveur, toute entière dédiée à un rêve : retourner un jour dans son merveilleux pays idéalisé.

Caroline Laurent pour ELLE



GÖKSIN SIPAHIOLU

SIPA PRESS

GS 68 - Les événements de Mai 68

Göksin Sipahioglu évoque en moi cette imposante présence digne de «déférence», non seulement du fait de son allure, de sa grande taille – 1,90 m – de son âge – trente ans de plus que moi –, mais également pour son côté humain. Grand patron resté journaliste militant dans l'âme, cet homme indépendant, révolté contre les injustices de toutes sortes, décidé et courageux, m'a donné le goût du métier tandis que son œuvre m'inspirait le plus grand respect. Fondateur de l'agence Sipa Press, dont j'ai l'honneur de faire partie, il est depuis plus d'un demi-siècle, une grande figure du photojournalisme auquel il a offert quelques-unes de ses plus belles pages. De la guerre du Sinaï, en passant par le monde très fermé de l'Albanie d'Enver Hoxha, par la crise des Missiles à Cuba et par la Chine de Mao jusqu'au processus d'indépendance de Djibouti, à l'intervention soviétique à Prague, au départ de Dubcek et à Mai 68, peu d'événements ont échappé à son objectif pendant sa carrière de photojournaliste.

En 1969, sa décision est prise : il va créer sa propre agence. Avec sa compagne, Phyllis Springer, journaliste américaine qui deviendra sa femme, il dénicher un minuscule local de 16 m² dont le propriétaire n'est autre que l'humoriste Fernand Raynaud. Si l'espace est restreint, l'adresse est prestigieuse : 102, avenue des Champs-Élysées. Jusqu'en novembre 1973, date de la création officielle de l'agence, toutes les photos qui en sortent portent la mention

Lieu : EGLISE DES DOMINICAINS

Sipahioglu. Par la suite, le nom de «Sipa Press» s'imposera naturellement.

À la fois directeur et rédacteur en chef, Göksin Sipahioglu est contraint d'abandonner le terrain pour se consacrer exclusivement au fonctionnement de Sipa Press. Dans l'agence, dotée d'un impressionnant réseau de correspondants à travers le monde, se sont formés de nombreux photographes de renommée internationale, patrons d'agences et directeurs, aussi bien de presse écrite qu'audiovisuelle. Alors que je travaillais à une rétrospective à l'occasion du 30^e anniversaire de Mai 68, j'ai redécouvert avec émotion les photos de Göksin prises pendant les événements. En 1968, ces photos étaient parues dans des magazines comme Bunte, Paris Match et dans plusieurs quotidiens. Jean Bertolino en avait utilisé certaines dans son livre Les Trublions. En novembre 1998, dans le cadre du Mois de la Photo à Paris, j'ai eu l'honneur de préparer l'exposition *Un regard* sur les barricades avec des photos que Göksin n'avait encore jamais exposées. La manifestation, qui a eu un vif succès, a inspiré à Jean-Luc Monterosso, directeur de la Maison Européenne de la Photographie ce commentaire : « J'ai trouvé vos photographies superbes et étonnantes... C'est un vrai bonheur de découvrir vos images. Je vous savais un très grand directeur d'agence ; vous êtes maintenant pour moi LE photographe de ma génération. ».

...



Manifestation des étudiants sur le boulevard Saint-Germain, Paris, France, 6 mai 1968
© Göksin Sipahioglu / Sipa Press

Dans son article «Le dinosaure du photojournalisme », paru dans Le Monde du 20 novembre 1998, Michel Guerrin remarque : «Il sort d'un mai 68 éprouvant - blessé par une grenade - qu'il a photographié au jour le jour.» Et il cite Phyllis Springer : « Je le déposais avec ma Mustang en première ligne ». Il est vrai que tous les grands photographes ont immortalisé les événements de 1968, mais l'intérêt particulier des images de Göksin réside dans la fraîcheur de son regard. C'est le regard d'un journaliste étranger à ce microcosme parisien. Toujours en première ligne, il cherche la bonne photo. Comme celle de «La Pasionaria», cette femme qui se dresse au milieu du boulevard Saint-Germain entre les manifestants et les forces de l'ordre. Il n'hésite pas à prendre des risques. « Si la grenade que j'ai reçue en plein visage avait explosé, je n'aurais plus de visage », dit-il. Avec son ami Jean Bertolino, il réussit un scoop à l'intérieur de la Sorbonne occupée où il photographie les « Katangais ».

Lors de sa remise de médaille de Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur à l'Elysée, le 19 Janvier 2007, le président Chirac le décrit ainsi : « Un des nombreux talents de Göksin Sipahioğlu a été de repérer celui des autres. Sachant combiner une grande exigence professionnelle avec une très profonde humanité, il est vu par ses collaborateurs comme, je les cite, «un seigneur généreux, fidèle et accessible». Et je suis très heureux de récompenser ce très grand

patron charismatique, qui a été un photographe et un journaliste hors pair ».

« Une seule obsession anime ce patron de presse visuel : être le premier » dit Michel Guerrin. Göksin, exigeant envers lui-même, a la faculté d'encourager son entourage à toujours chercher à se dépasser, ce dont je lui suis vivement reconnaissant.

Rendons-lui hommage en présentant son remarquable travail de photographe sur les événements de Mai 1968.

Ferit Düzyol



© Mario Tama / Getty Images

BRENT STIRTON

REPORTAGE BY GETTY IMAGES POUR NEWSWEEK ET NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

Lieu : EGLISE DES DOMINICAINS

Parc National des Virunga, est de la République Démocratique du Congo, juillet 2007.

Le 23 juillet 2007 fut marqué par le plus important massacre de primates en voie de disparition depuis plus de 40 ans. Les faits se déroulèrent dans le parc national des Virunga, à l'est de la République Démocratique du Congo. Le chef et mâle dominant du groupe, un gorille au dos argenté du nom de Senkekwe, fut abattu de 5 balles alors qu'il tentait de défendre sa famille en se frappant le poitrail. Trois femelles furent également abattues. L'une fut brûlée dans un excès gratuit de sadisme. La deuxième était la mère d'un petit de trois mois ; la dernière était en fin de grossesse. Le petit gorille fut retrouvé et, malgré le stress et la déshydratation, il a réussi à survivre en captivité. Il ne sera, en revanche, jamais en mesure de retourner à la vie sauvage. A l'époque, un certain flou entourait les motivations de cet acte, mais les enquêtes menées depuis ont permis d'établir un lien avec l'industrie illégale de production de charbon de bois, très active dans le parc national des Virunga. Cet acte de barbarie aurait été une manière pour la pègre du charbon de bois d'affirmer sa puissance et d'intimider les autorités de protection de la nature qui tentent d'enrayer ces activités dans le parc national des Virunga.

Dans cette région de misère et de conflits latents, le charbon de bois est le principal combustible de cuisine. Il est utilisé par les résidents autochtones de la région mais aussi par les milliers de réfugiés de guerre qui y habitent. La production de charbon de bois représente l'un des secteurs d'activité les plus importants de l'économie de la région. Elle fut mise en place par des hommes d'affaires peu

scrupuleux travaillant en étroite collaboration avec des factions armées rebelles, des dissidents de l'armée congolaise et quelques dirigeants corrompus de l'Institut Congolais pour la Conservation et la Nature (ICCN). En raison de la misère dans laquelle est plongée la région, survivre à tout prix est devenu la norme pour une majorité de la population, qui n'hésite plus à exploiter, de quelque manière que ce soit, le parc national pour s'assurer un revenu. Par conséquent, une connivence de masse s'est établie au sein de l'industrie illégale de production de charbon de bois, allant des hommes d'affaires de haut vol, responsables du secteur fortement lucratif des exportations vers le Rwanda, aux plus pauvres des réfugiés qui transportent le charbon de bois hors de la jungle contre une maigre pitance.

Le parc national des Virunga est le parc national le plus ancien du continent africain. Il abrite une espèce en voie de disparition (qui ne compte plus que 680 individus aujourd'hui) : le gorille de montagne. Dans cette région déchirée par la guerre, le parc des Virunga est également la seule source de bois de feuillus susceptibles de donner un charbon de bois de bonne qualité. Les producteurs de charbon de bois profitent de l'occupation rebelle pour mener leur commerce illégal en toute impunité, en coupant des arbres à échelle industrielle et en dévastant ainsi des pans entiers du parc. De ce fait, certains membres incorruptibles et courageusement résolus de l'ICCN sont entrés en conflit ouvert avec cette industrie.

...

La situation est d'autant plus compliquée que le parc des Virunga est occupé par deux grandes factions rebelles : d'une part, la CNDP du rebelle congolais, le général Laurent Nkunda, et, d'autre part, son ennemi juré, le FDLR Interhamwe, génocidaires Hutu qui résident dans les forêts des Virunga depuis leur expulsion après le génocide du Rwanda. Cinq autres milices, plus petites, sont présentes dans le parc. La mission des forestiers des Virunga, tentant désespérément de protéger quelque 280 gorilles de montagne congolais (soit un tiers des individus que compte cette espèce aujourd'hui), est donc de protéger l'environnement au beau milieu d'un champ de bataille.

Pour les forestiers, ce bras de fer politique et économique a pu être synonyme de menaces, de départs forcés, de tortures ou encore d'assassinats. Au cours des 10 dernières années, 110 forestiers ont été tués et bien d'autres encore blessés dans leur lutte héroïque pour protéger les gorilles des Virunga. Malgré leur maigre salaire (d'un montant moyen de 10 dollars par mois, dépendant uniquement des dons de deux ONG spécialisées dans la sauvegarde de l'environnement), ces forestiers prennent à cœur l'un des métiers les plus dangereux du monde : la protection de la faune et de la flore.

Depuis la Seconde guerre mondiale, aucun pays au monde n'a connu un taux de mortalité aussi élevé qu'en RDC : 5,4 millions de morts liés à la guerre et à ses conséquences, telles que le déplacement, la maladie, la faim et la violence constante des milices.

Aujourd'hui, le secteur des Virunga habité par les gorilles est occupé par les forces rebelles du général Laurent Nkunda, Tutsi congolais recherché par la Cour pénale internationale pour crimes de guerre. L'ICCN a été expulsé de ce secteur et n'y a désormais plus accès, sous peine de mort. Le général Nkunda a créé sa propre autorité de protection de l'environnement qui compte notamment dans ses rangs des forestiers novices et des gardiens incapables. Les gorilles encourent un véritable risque, leur survie étant menacée par les maladies humaines, facilement transmissibles à l'espèce animale.

Aujourd'hui, les forestiers de l'ICCN luttent contre l'industrie illégale du charbon de bois en mettant en place des barrages routiers et en effectuant des patrouilles dans les territoires rebelles. Ces activités constituent une menace pour l'un des plus grands secteurs d'activité de la région et sont, par conséquent, extrêmement risquées. Les forestiers se déplacent par monts et par vaux, malgré les menaces de mort, la colère toujours plus noire du FDLR et les attaques contre leurs patrouilles. Ils bénéficient du soutien du général de l'armée congolaise en charge de la région mais, tant que le général Laurent Nkunda n'aura pas autorisé l'accès de la zone à l'autorité légitime de protection de l'environnement, la sécurité de nos primates les plus rares et les plus magnifiques ne pourra plus être assurée. Le parc national des Virunga abrite, selon certains, une biodiversité sans pareille. C'est l'avenir de la réserve dans son intégralité, et non pas uniquement l'avenir des gorilles de montagne, qui est en jeu.



Original en couleur - Parc national du Virunga, République Démocratique du Congo
© Brent Stirton / Reportage by Getty Images pour Newsweek et National Geographic Magazine



KADIR VAN LOHUIZEN

NOOR

Lieu : COUVENT DES MINIMES

USA – Crise humanitaire invisible – l'après-Katrina "Ceux qui sont passés à travers"

L'histoire des Etats-Unis d'Amérique est celle des relations raciales. Mark Twain, fils d'Amérique et l'un de ses critiques les plus virulents, admiré et acclamé, a consacré sa vie à dénoncer à quel point ses citoyens avaient une perception erronée de leur propre pays. Près d'un siècle après sa mort, la question controversée de la race fait de nouveau la Une aux Etats-Unis.

Le 29 août, le cyclone Katrina a frappé les côtes de la Louisiane et du Mississippi. Selon les médias, le premier jour, La Nouvelle-Orléans avait échappé à la catastrophe : l'œil de la tempête était passé au sud de la ville. Mais les jours suivants, les images ont prouvé le contraire. Le cyclone avait rompu les digues, inondant 80% de la ville, alors que de nombreux résidents s'y trouvaient encore. Certains ont pu atteindre le « Superdôme », d'autres ont campé sur des toits en attendant les secours, et des milliers sont morts noyés. Le chiffre exact n'a jamais été établi.

Le cyclone a révélé la misère en Louisiane et dans l'Etat du Mississippi, cette pauvreté ignorée de beaucoup. La question restée en suspens est de savoir si la réaction des autorités a été lente parce que les victimes étaient pauvres et afro-américaines... alors que les incendies en Californie ont été circonscrits si rapidement ?

Presque trois ans plus tard, certains résidents se sont réinstallés, mais pour la plupart d'entre eux, la vie est difficile. Si l'on peut trouver un emploi à La Nouvelle-Orléans, le logement reste un défi car les loyers ont presque triplé.

Les refuges à La Nouvelle-Orléans affichent de nouveau complet et des sans-abris montent des tentes sous les ponts de l'autoroute. Le maire, Ray Nagin, a déclaré que toute personne qui ne quitterait pas ces lieux serait arrêtée par la police. Il va sans dire que la criminalité est à un niveau record.

Au cours des derniers mois, tous les logements sociaux de La Nouvelle-Orléans ont été démolis ; ces appartements, où habitaient des milliers de familles avant le cyclone, étaient pour la plupart en bon état. Mais, avant la catastrophe, un projet de démolition existait déjà en raison de la criminalité qui sévit dans ces quartiers ; Katrina n'a été qu'un prétexte pour le mettre en œuvre. Aucun plan d'avenir n'existe pour la plupart de ces cités détruites.

De même, les terrains pour caravanes en zone urbaine et péri-urbaine vont être fermés, laissant des milliers de personnes dans la rue. Ces dernières reçoivent un coupon qui ne constitue aucune garantie de logement, mais leur donne tout simplement le droit de régler un loyer.

Pour les réfugiés, par exemple à Houston, la vie est très difficile. Quelques 70 000 rescapés de Katrina y vivent toujours, et si la ville les a accueillis de manière généreuse, l'aide s'est tarie. Il leur faut à présent payer leur loyer au prix du marché et les réfugiés sont, pour la plupart, sans emploi. La criminalité ne cesse d'augmenter ; la municipalité de Houston construit actuellement, au centre-ville, un nouveau centre de détention pour mineurs.



Barrack Obama tient un meeting au Superdôme lors de the Essence Festival qui se tient pour la première fois depuis Katrina © Kadir van Lohuizen / NOOR



MUNEM WASIF

VU

PRIX DU JEUNE REPORTER DE LA VILLE DE PERPIGNAN 2008

Bangladesh, sur le fil

La photographie documentaire de Munem Wasif pose le regard sur des êtres en marge de la société, mis à l'écart, ignorés, oubliés ou opprimés. Ses sujets vont de la migration au changement climatique, ou à la vie dans les villes.

Munem Wasif s'est penché sur des problèmes graves de son pays natal, le Bangladesh, et les a portés à la connaissance du monde. Ce sont des sujets sensibles, qui exigent qu'on prenne le temps de s'arrêter et de regarder en face des réalités difficiles. La photographie est le miroir de la vie réelle, et il est essentiel que ce que révèle Munem soit vu et montré.

Réfugiés rohingyas

Les Rohingyas constituent une minorité ethnique musulmane qui vit dans le nord de l'Etat d'Arakan, en Birmanie (Myanmar), près de la frontière du Bangladesh. Privés de leur citoyenneté birmane, les Rohingyas subissent d'indicibles atrocités. Le régime birman restreint leur liberté de mouvement et de mariage, les soumet à différentes formes d'extorsion et de taxation arbitraire, confisque leurs terres, les expulse de chez eux et détruit leurs maisons. Et pourtant, leur lutte pour la survie demeure quasiment inconnue du public.

Au Bangladesh, les réfugiés rohingyas croupissent dans des conditions inhumaines, à seize parfois et même davantage, dans une pièce d'à peine plus de 3 m².

Apatrides et considérés comme des immigrants clandestins par le Bangladesh, rejetés par la brutale junte birmane, ils sont prisonniers d'un *no man's land* permanent.

Réfugiés climatiques

« Ces dix dernières années, des paysans comme Hatem Ali ont dû démonter et déplacer leurs

Lieu : COUVENT SAINTE CLAIRE

maisons de fer blanc et de bambou cinq fois pour fuir l'avancée des eaux de l'immense Brahmapoutre à Kurigram ».

Ces fleuves sont régulièrement gonflés, au-delà des proportions normales, par des moussons que les chercheurs estiment accrues par le réchauffement de la planète et la fonte massive des glaciers de l'Himalaya. Le Bangladesh, où 140 millions d'habitants s'entassent sur un territoire plus petit que l'Etat du Wisconsin, aux Etats-Unis, est l'une des premières victimes du changement climatique.

Les habitants sont ici à la merci de la nature ; certains vivent avec le souvenir d'avoir laissé échapper la main d'un enfant, emporté par un raz-de-marée provoqué par le cyclone Sidr. Hier d'heureux villageois menant une vie rurale et paisible, ils sont devenus de simples chiffres dans les statistiques, sous l'étiquette de «réfugiés climatiques».

Réfugiés de la vie moderne

Puran Dhaka, le vieux Dhâkâ, était un sujet improbable pour un photographe, faute d'être jugé « suffisamment important » pour faire l'objet de recherches et de reportages documentaires. Le travail de Munem sur Pukan Dhaka peut être perçu comme une tentative pour montrer des aspects de la vie quotidienne qui passent d'ordinaire inaperçus. Munem a lui-même connu une enfance bercée par les traditions et le mode de vie du vieux monde, dans la petite ville de Comilla, au cœur d'une région principalement rurale. Il en a gardé le goût et le sens des relations qui se construisent et s'affinent au fil du temps, de la vie fondée sur la tradition plutôt que sur des modes. A Puran Dhaka, Munem a renoué avec cette expérience et pris le pouls d'une petite ville qui a su retenir les choses, plutôt que de les laisser disparaître.



Dhaka, Bangladesh, 2006 © Munem Wasif / Vu



A LFRED YAGHOBZADEH

SIPA PRESS POUR LE FIGARO MAGAZINE

Lieu : CHAPELLE DU TIERS ORDRE

Les minorités religieuses en Iran

Babaian, c'est le nom porté par mon aïeul qui vivait au nord de la Turquie.

Pour fuir les représailles turques, il pousse son chemin plus loin, enfoui son nom arménien dans sa mémoire et commence une nouvelle vie en Perse, sous le nom de Yaghobzadeh.

Tous les jours, sur le chemin de mon école, je passais par la rue Manouchéri, commerçante et peuplée d'antiquaires juifs.

Au fil des jours de fermeture des échoppes, je me suis familiarisé avec les fêtes de la communauté juive.

A l'École zoroastrienne, où j'ai effectué ma scolarité en pantalon de flanelle grise, chemise blanche et cravate, la rigueur côtoyait les enseignements millénaires de Zarathoustra.

Jusqu'au lycée, je célébrais avec mes amis le Nouvel An perse, la Fête du feu, et visitais régulièrement le temple zoroastrien. L'islam était loin et on baignait dans la Perse millénaire.

Ma mère me parlait en assyrien, une langue biblique, héritée de Babylone.

Mes oncles parlaient l'arménien, et les disputes familiales remontaient aux antiques querelles entre Assyriens et Arméniens, vieilles de quatre mille ans.

Portant en moi les traces de toutes ces religions,

j'ai commencé mon travail sur les minorités il y a un an.

J'ai entrepris mes recherches par ordre chronologique en commençant par la Perse zoroastrienne. L'image de cette femme, vêtue de noir de la tête aux pieds qui domine les vestiges de l'ancienne Perse, est symbolique de l'Histoire de l'Iran.

J'ai suivi toutes les coutumes encore de mise dans la petite communauté zoroastrienne.

Dans un village aux traditions intactes, les jeunes rêvent de nouveaux horizons en Australie ou au Canada.

Les Arméniens continuent à remplir les églises, à se marier en costume et robe blanche, mais les jeunes couples se sont déjà tracé un avenir à Los Angeles, la deuxième patrie des Arméniens.

Le commerçant juif chez qui j'ai longuement discuté en achetant un tapis, sait quelle peut être sa destination finale ; mais il ne semble pas très pressé. Après les Arméniens, les Juifs forment la minorité la plus importante.

Rachel, David, Krikor, Darius, Sargon et Jamshid m'ont accueilli avec beaucoup de confiance. Je les en remercie et j'espère que ce témoignage ne sera pas le dernier, bien que je craigne que d'ici cinq ans, je ne les retrouve plus.

Alfred



Original en couleur - Des fervents arméniens prient dans l'église de Téhéran pour la commémoration du 93^e anniversaire du génocide arménien © Alfred Yaghobzadeh / Sipa Press pour le Figaro Magazine

P

RESSE QUOTIDIENNE INTERNATIONALE

Lieu : ARSENAL DES CARMES

Chaque année depuis 1990, le Visa d'or de la presse quotidienne internationale récompense les meilleures photographies de l'année, parues dans un quotidien de la presse internationale.

Ce prix s'adresse à toutes les rédactions des quotidiens du monde.

Les dossiers reçus sont soumis à un jury composé de directeurs de la photo de médias internationaux, présents à Perpignan, durant la semaine professionnelle.

Cette année, 31 quotidiens sont en compétition pour le Visa d'or de la presse quotidienne internationale.

20 MINUTES - Serge Pouzet / France
AFTONBLADET - Magnus Wennmann / Suède
BERLINGSKE TIDENDE - Soren Bidstrup / Danemark
CENTRE PRESSE - José a. Torres - France
DAGENS NYHETER - Paul Hansen - Suède
DAILY MAIL - Andy Hooper, Bruce Adams, Jamie Wiseman, Colin Davey, Murray Sanders / Grande-Bretagne
DE MORGEN - Stephan Vanfleteren - Belgique
DE STANDAARD - Eric de Mildt / Belgique
DE VOLKSKRANT - Joost van den Broek - Pays-Bas
DIARI DE TERRASSA - Cristobal Castro - Espagne
EKSTRA BLADET - Thomas Lekfeldt - Danemark
EL PERIODICO DE CATALUNYA - Ricard Cugat / Espagne
FRANKFURTER ALLGEMEINE - Wolfgang Eilmes - Helmut Fricke, Julia Zimmermann, Daniel Pilar / Allemagne

GAZETA WYBORCZA - Damian Kramski / Pologne
INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE - Justin Mott / Etats-Unis
LA CROIX - Guillaume Herbaut / France
LA PROVENCE - Frédéric Speich, Jérôme Liégeois, Bruno Souillard, Patrick Gherdoussi, Sophie Spiteri / France
LA VANGUARDIA - Roser Vilallonga / Espagne
LE DAUPHINE LIBERE - Patrick Roux / France
LE TEMPS - Eddy Mottaz, David Wagnières / Suisse
MIDI LIBRE - Françoise Tallieu, Samuel Duplex, Yves Estivals, Max Berullier, Vincent Pereira / France
OUEST FRANCE - Stéphane Geufroi, Daniel Fouray, Franck Dubray,, Vincent Mouchel, Philippe Renault / France
POLITIKEN - Peter Have Olesen / Danemark
ROCKY MOUNTAIN NEWS - Matt McClain / Etats-Unis
THE CHOSUN ILBO - Jean Chung / Corée du sud
THE DALLAS MORNING NEWS - Mona Reeder / Etats-Unis
THE GLOBE AND MAIL - Louie Palu / Canada
THE GUARDIAN - Dan Chung / Grande-Bretagne
THE NEW YORK TIMES - Tyler Hicks, Joao Silva, Atlas Press, Shiho Fukada / Etats-Unis
THE SYDNEY MORNING HERALD - Lisa Wiltse / Australie
VAR MATIN - Christophe Chavignaud / France

Ce prix est remis lors de la soirée du jeudi 4 septembre 2008.

WORLD PRESS PHOTO 2008

Lieu : COUVENT DES MINIMES

World Press Photo est une organisation indépendante à but non lucratif, fondée en 1955 aux Pays-Bas, dont l'objectif est de soutenir et promouvoir à l'échelle mondiale le travail des reporters-photographes professionnels. Au fil des années, World Press Photo s'est développée pour devenir une plate-forme indépendante pour la photographie de presse et le libre-échange de l'information.

Les principaux objectifs de World Press Photo sont les suivants : un concours annuel, une grande exposition et des programmes variés d'éducation. L'exposition est un moyen pour le comité d'organisation de rendre public les résultats du concours, de créer un lien entre les photographes et le public. Les programmes éducatifs ont pour but la stimulation d'une photographie de presse de qualité.

Concours

Chaque année, le concours de World Press Photo donne une vue d'ensemble sur la manière dont les photographes de presse s'attèlent à leur travail dans le monde entier. Aucun frais d'inscription n'est demandé ce qui rend le concours ouvert à tous.

Le jury est constitué de 13 chefs de service photo, photographes et représentants d'agences de presse du monde entier, aux origines diverses et variées. Cela apporte un vaste panel d'expériences, une perception plus large et un contraste dans les points de vue de jugement et d'objectivité. Le jury agit indépendamment de World Press Photo et le comité exécutif n'a aucune influence sur ses décisions.

Les photographes lauréats sont présentés ensemble sur une exposition itinérante et dans un catalogue publié chaque année en 6 langues. Lors du concours 2008, 80 536 photos ont été soumises par 5 019 photographes de 125 pays.

Exposition

L'exposition de World Press Photo est à la fois un rendez-vous annuel incontournable pour les professionnels et une vitrine du photojournalisme pour le public. L'exposition est constituée de la photo de l'année, ainsi que des images lauréates de chacune des 10 catégories. L'exposition de World Press Photo constitue aujourd'hui une référence de qualité dans le monde du photojournalisme. Après la cérémonie d'ouverture durant les Awards Days à Amsterdam, l'exposition devient itinérante dans plus de 100 lieux de 50 pays différents et visitée par plus de 2 millions de personnes.

Education

La mission de World Press Photo de soutenir et promouvoir la photographie de presse passe aussi par la formation des photographes. A la demande des photographes, le World Press Photo organise des ateliers, devenus depuis des séminaires. Désormais, l'organisation aide à combler les lacunes en termes de formation conventionnelle, en menant des programmes éducatifs, adressés aussi bien aux débutants qu'aux plus confirmés. La masterclass annuelle Joop Swart (en souvenir de l'ancien président honorifique de World Press Photo), est une vitrine pour le meilleur jeune talent photojournaliste dans le monde.

World Press Photo reçoit le soutien de la Dutch Postcode Lottery et dans le monde, de Canon et de TNT.

www.worldpressphoto.org

Le Festival International du Photojournalisme est organisé à l'initiative de l'association "Visa pour l'Image - Perpignan", regroupant la Ville de Perpignan, le Conseil Régional du Languedoc-Roussillon, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Perpignan et des Pyrénées-Orientales, la Chambre de Métiers et de l'Artisanat et l'Union Pour les Entreprises 66.

Sous le haut patronage et avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, ainsi que de la D.R.A.C. Languedoc-Roussillon.

**Visa pour l'Image - Perpignan 2008
remercie :**

CANON
PARIS MATCH
GETTY IMAGES
NATIONAL GEOGRAPHIC
ELLE
PHOTO
FRANCE 24
FRANCE INFO
FRANCE BLEU ROUSSILLON
VILLE DE PERPIGNAN
CCI DE PERPIGNAN ET DES PYRÉNÉES-
ORIENTALES
RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON

FOTOWARE FRANCE / E-GATE
APPLE
ADOBE
SAIF

CENTRAL COLOR
DUPON
E-CENTER
FENETRE SUR COUR
PICTO
REV'FIX / COMPTOIR DE L'IMAGE

AVS
BANQUE POPULAIRE DU SUD
BRASSERIE ARTISANALE DES ALBÈRES
CAFÉS LATOUR
CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS
CANON FRANCE
CAVE DES VIGNERONS DE BAIXAS
CITEC ENVIRONNEMENT
CODISUD MAJUSCULE
CONFISERIE DU TECH
CORPORATION FRANCAISE DE TRANSPORT
CRÉAPOLIS
E. LECLERC
ECHA'S - PARTENAIRE - ENTREPOSE - MILL'S
EL CENTRE DEL MON GROUPE METROVACESA -
SACRESA MEDITERRANÉE
GALERIES LAFAYETTE
IMAGIN'EXPO
LA POSTE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES
LE KONFUSIUS
LE MAS VERMEIL
LES DRAGONS CATALANS
LES FLAMANTS ROSES
L'INDEPENDANT
MITJAVILA
NICOLAS ENTRETIEN
OBJECTIF LANGUEDOC ROUSSILLON
ORANGE
PUISSANCE i
RADIO FLAIXBAC
REPUBLIC TECHNOLOGIES
RÉSEAU FERRÉ DE FRANCE
SEREP / Q PARK
SHOOTING PEOPLE - PEOPLE ATTITUDE
SNCF
SUD DE FRANCE
TSR COMMUNICATION
VEOLIA ENVIRONNEMENT
VIGNERONS CATALANS EN ROUSSILLON
VINCI PARK

ASSOCIATION VISA POUR L'IMAGE - PERPIGNAN

Hôtel Pams, 18 rue Emile Zola, 66000 Perpignan
tel : +33 4 68 62 38 00 / fax : +33 4 68 62 38 01
e-mail : contact@visapourlimage.com / www.visapourlimage.com
JEAN-PAUL GRIOLET (président)
MICHEL PÉRUSAT (vice-président, trésorier)
ARNAUD FELICI (coordination)
ANDREA MARIOTTI (assistante)

ORGANISATION DU FESTIVAL

IMAGES EVIDENCE

4, rue Chapon - Bâtiment B, 75003 Paris
tel : +33 1 44 78 66 80 / fax : +33 1 44 78 66 81
e-mail : jfleroy@wanadoo.fr
JEAN-FRANÇOIS LEROY (directeur général)
DELPHINE LELU, (adjoite)
SANDRINE CALARD (assistante)
CHRISTINE TERNEAU (coordinatrice générale)
ELIANE LAFFONT (consultante permanente aux Etats-Unis)
ALAIN TOURNAILLE (régisseur)
CÉDRIC KERVICHE (iconographe)
LUCAS MENGET (rédaction, présentation des soirées et animation des rencontres avec les photographes)
CLAIRE BAUDÉAN (présentation des soirées)
CAROLINE LAURENT (animation des rencontres avec les photographes)
MURIEL SIMOTTEL (révision des textes et légendes, transcription du colloque)
JEAN LELIÈVRE (direction du colloque)

RÉALISATION DES SOIRÉES

ABAX COMMUNICATION

14, avenue du Général de Gaulle, 71150 Chagny
tel : + 33 3 85 87 61 80 / fax : + 33 3 85 87 61 81
e-mail : sa.abax@wanadoo.fr
THOMAS BART (réalisateur)
JEAN-LOUIS FERNANDEZ (réalisateur)
LAURENT LANGLOIS (réalisateur)
EMMANUEL SAUTAI (réalisateur)
VALÉRIE SAUTAI (assistante)
IVAN LATTAY (illustration sonore)
PASCAL LELIÈVRE (régie générale)
Top Audiovisuel : RICHARD MAHIEU (projection)
Videmus : ERIC LAMBERT (système d'exploitation)

INTERPRÈTES

SHAN BENSON
GRÉGOIRE DEVICTOR
JEANNE DISDÉRO
SERGIO ESCAMILLA
MONA DE PRACONTAL
BRIAN RIGGS

Traductions écrites

SHAN BENSON (anglais)
HELENA COTS (catalan et espagnol)
MONA DE PRACONTAL et BRIAN RIGGS (français)

PRESSE / RELATIONS PUBLIQUES

2E BUREAU

tel : +33 1 42 33 93 18 / fax : +33 1 40 26 43 53
e-mail : mail@2e-bureau.com / www.2e-bureau.com
SYLVIE GRUMBACH
MARTIAL HOBENICHE
VALÉRIE BOURGOIS
MARIE-LAURE GIRARDON
SYLVAIN POISSON
MATTHIEU NICOL
MORGANE OUDIN
JESSICA PIERSANTI
CECILIA MICHAUD
LESLIE VINH-SAN

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU/*of photojournalism*
PHOTOJOURNALISME

IMAGES
ÉVIDENCE

ASSOCIATION VISA POUR L'IMAGE - PERPIGNAN
HÔTEL PAMS
18 RUE EMILE ZOLA
66000 PERPIGNAN
TEL +33 (0)4 68 62 38 00
contact@visapourlimage.com

2^e BUREAU

SYLVIE GRUMBACH
18, RUE PORTEFOIN 75003 PARIS
TEL 33(0)1 42339318/05
mail@2e-bureau.com

Canon



gettyimages®



ELLE

PHOTO



08 00 00 00 00
2018
PERPIGNAN
POUR L'IMAGE
visapourlimage